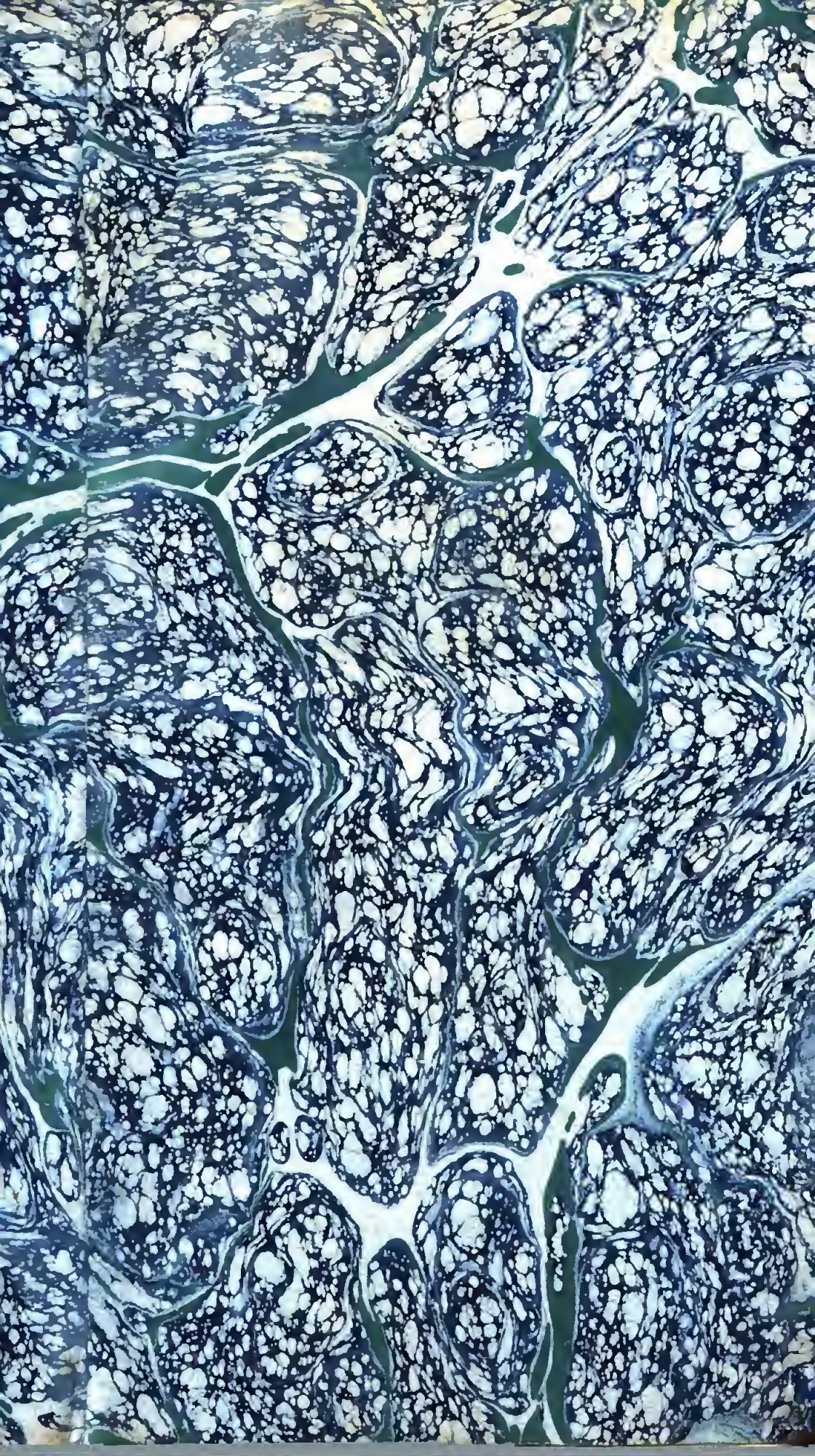
6
N

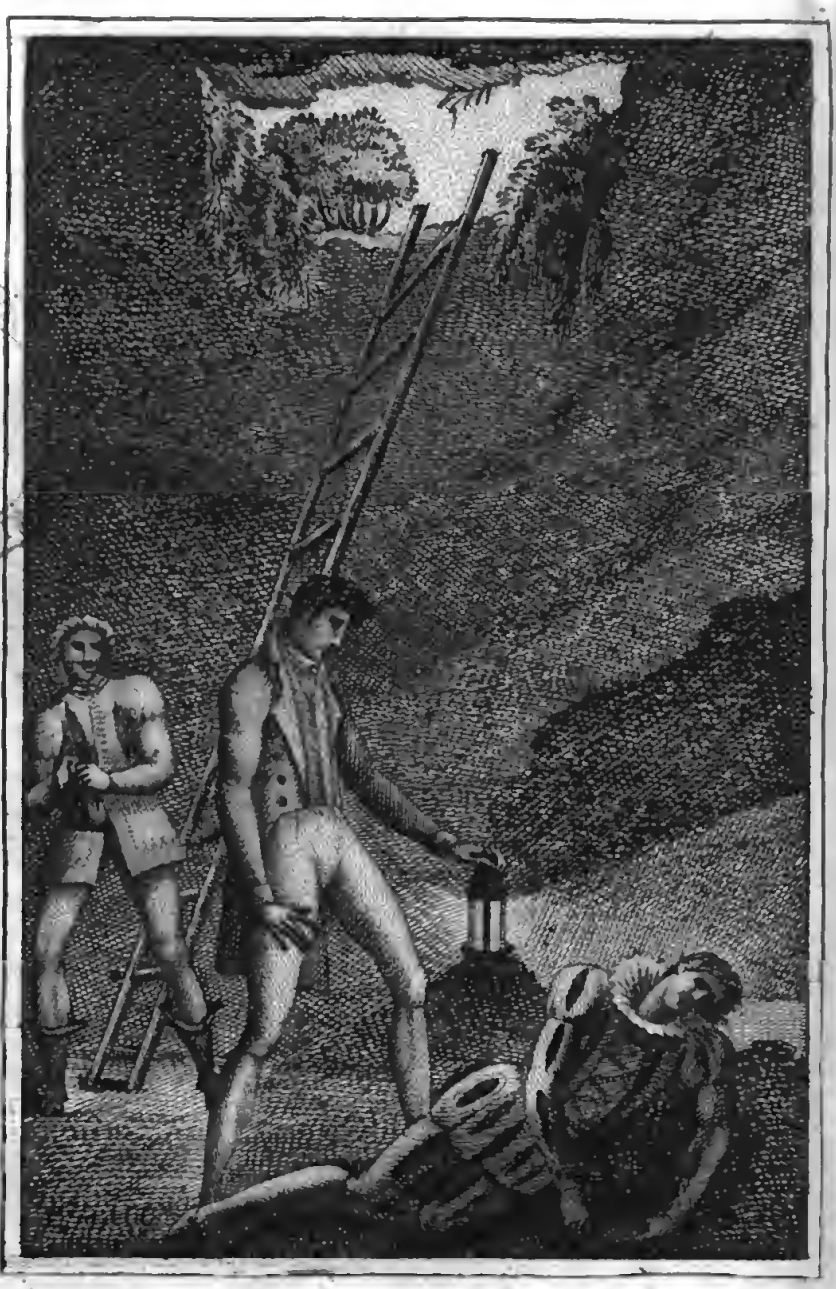


7979

LE FILS BANNI,

OU

LA RETRAITE DES BRIGANDS.



NAPOLI

L'Etranger ouvrit les yeux et demanda en italien ou il étoit.

179

E FILS BANNI,

OU

A RETRAITE DES BRIGANDS;

r Madame REGINA-MARIA ROCHE,
Auteur des *Enfans de l'Abbaye.*

RADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME SECOND.

A PARIS,

z JOSEPH CHAUMEROT, Libraire,
alais du Tribunat, Galerie de Bois, près
: Passage Valois, N°. 188.

1808.

LE FILS BANNI,

OU

LA RETRAITE DES BRIGANDS.

CHAPITRE PREMIER.

ELISABETH ne pouvoit comprendre pourquoi mistriss Ruthven et miss ae lui jetoient des regards malins et édaigneux. La manière dont elle avoit é présentée dans cette société, devoit i attirer de la considération ; et elle oit sûre de n'avoir rien fait qui pût diminuer. Son séjour n'auroit pas été ng chez mistriss Dunbar, si tous ses nis s'étoient conduits avec elle de la

même manière ; mais elle n'avoit pas à se plaindre également de ceux qui composoient sa société. M. Ruthven paroissoit charmé de la voir ; il ne laissoit pas échapper une occasion de faire son éloge.

Cet homme cachoit sous l'apparence de la légèreté et de l'étourderie ; un caractère aussi artificieux que celui de lord O'sinister ; et peut-être il étoit plus dangereux, parce qu'il y joignoit les graces de la jeunesse. Admirateur enthousiaste de la beauté, il se permettoit tous les moyens pour réussir auprès de l'objet qui avoit attiré son attention ; il savoit que c'étoit pour la première fois qu'Elisabeth venoit dans cette partie de l'Ecosse, et il entra en conversation avec elle, en lui demandant ce qu'elle pensoit de ces montagnes, et des sites charmans qu'elles offrent sans cesse à la vue. Ruthven étoit aimable, et la situation embarrassante où se trouvoit miss Munro dans cette

société, lui fit trouver plus de plaisir encore à causer avec lui.

Il seroit difficile de peindre la jalousie et la rage de miss Rae ; elle trembloit de voir tous ses projets renversés, et elle maudit mille fois le hasard qui avoit fait connoître Elisabeth à mistriss Dunbar. Tous les moyens que peut fournir la coquetterie, furent employés par elle, mais en vain. Ruthven n'entendoit point ses soupirs, et ne s'apercevoit point de son air boudeur ; l'aimable objet qui excitoit son admiration, l'absorboit entièrement.

On vint annoncer que le dîner étoit servi. Il offrit sa main à Elisabeth, qui, en se mettant à table, entendit lady Lochness demander à mistriss Dunbar si le capitaine Delacour ne reviendroit pas pour dîner.

« Capitaine Delacour ! répéta involontairement Elisabeth (on peut se rappeler qu'il ne lui avoit pas dit le nom de

la parente chez laquelle il demeuroit); et se retournant avec vivacité du côté de Ruthven , elle ajouta : Vient-il souvent ici ? »

Le connoissez-vous , madame ?

Peut-être ce n'est pas celui qui est de la société de mistriss Dunbar , dont je veux parler, reprit Elisabeth embarrassée des regards pénétrans de Ruthven.

Quel est donc celui qui vous est connu ?

« Ah ! c'est un bien bel homme,» reprit Elisabeth avec toute la franchise qui lui étoit naturelle.

Un bien bel homme ! répéta Ruthven d'un air ironique ; certainement cela est flatteur pour Delacour.... C'est ainsi que les dames trahissent leurs sentimens lorsqu'on les prend par surprise.

Je veux dire seulement , reprit Elisabeth en rougissant , que.....

Qu'on le regarde généralement comme un bel homme..... Mais, pour en revenir à votre question , je pense que le capi-

aine Delacour, dont vous parlez, est
e même que celui qui demeure ici dans
e moment, le neveu du mari que mis-
riss Dunbar a perdu.

Elisabeth chercha à cacher sous un
ir d'indifférence, le plaisir que lui causa
ette réponse, pour éviter les plaisante-
ies de Ruthven; mais elle ne put y
chapper; et il continua jusqu'à ce qu'il
'aperçut qu'elle en étoit trop peinée
our qu'il pût les continuer sans impo-
itesse. Il ne cessa de s'occuper d'elle,
u grand chagrin de miss Rae, qui pou-
oit à peine dissimuler son mécontente-
nent.

Quelques instans après, le capitaine
)elacour entra, et, après avoir salué
nistriss Dunbar, se mit à table entre
nistriss Ruthven et miss Rae, qui lui
voient conservé une place.

Vous m'avez dit, mon cher George,
ui dit mistriss Dunbar en jetant un
egard expressif à Elisabeth, qu'il n'avoit

point aperçue, que vous aviez l'honneur de connoître miss Munro ?

Oui, madame, reprit Delacour en saluant Elisabeth avec respect ; j'espère que miss Munro est en bonne santé.

Elisabeth, trop émue pour pouvoir parler, ne répondit que par une inclination de tête ; elle étoit encore intimidée par les regards pénétrans de Ruthven, qui, depuis que Delacour étoit entré, n'avoit cessé de la fixer.

La conversation devint alors générale. Delacour la soutint avec gaîté, sans rien dire de particulier à Elisabeth, qui, dans la situation où elle se trouvoit, en fut satisfaite, d'autant que les yeux de Delacour peignoient la peine que lui faisoit éprouver la contrainte où il se trouvoit.

Si miss Rae épioit les regards de Ruthven avec inquiétude, mistriss Ruthven n'observoit pas avec moins de soin ceux du capitaine. Il étoit alors l'objet de toutes ses pensées ; elle l'avoit connu

à Londres, et ce n'étoit qu'à cause de lui qu'elle étoit venue chez sa tante mistriss Dunbar.

Quoique Delacour fût de tous les hommes celui qui avoit le moins de vanité, il ne pouvoit s'empêcher de voir quelles étoient les dispositions de mistriss Ruthven en sa faveur ; et elles lui causoient plus de peine que de plaisir.

La mère du capitaine Delacour étoit sœur de mistriss Dunbar; il l'avoit perdue dans son enfance. Son père, qui étoit d'une famille illustre, l'avoit destiné au service de la marine, et il auroit été heureux s'il avoit pu vivre assez pour le voir se distinguer dans cette carrière. Ce brave officier auroit laissé à son fils une belle fortune, sans ses liaisons avec lord O'sinister, qui l'avoient entraîné dans un genre de vie ruineux pour sa fortune. Le capitaine voulant achever de payer les dettes de son père, avoit abandonné pendant quelques années le re-

venu des biens qui lui appartenoient, en se contentant de vivre avec ses appointemens ; et il avoit profité du temps où le vaisseau qu'il commandoit demeuroit à Portsmouth, pour venir à *Black-Crag*, chez sa tante, qui avoit pour lui la plus tendre amitié.

Lorsque les dames quittèrent la table, elles trouvèrent les salons ouverts ; les uns étoient préparés pour la danse, les autres pour le jeu ; une nombreuse société s'y étoit rendue ; l'expression de la gaîté étoit sur tous les visages ; Elisabeth seule se trouvoit délaissée et malheureuse.

Mistriss Dunbar, occupée d'arranger les parties de jeu, avoit laissé à sa nièce le soin de recevoir ses hôtes ; et lui ayant présenté Elisabeth, elle ne doutoit pas qu'elle ne se fût occupée d'elle ; mais, au lieu de la traiter avec les égards qui étoient dus à une étrangère, mistriss Ruthven la laissoit seule dans un coin du salon, et

disoit malicieusement qu'elle étoit venue sans invitation chez sa tante, qui espéroit en être bientôt débarrassée, de crainte que son séjour dans le voisinage de Glengary ne fît de la peine au vieux M. Munro. Sa méchanceté eut l'effet qu'elle désiroit; car la seule chose qui pouvoit engager quelques personnes de la société à risquer d'offenser miss Munro, auroit été l'espoir de plaire à mistriss Dunbar, dont la maison étoit plus agréable que la sienne.

Enfin la musique se fit entendre, et tous ceux qui n'avoient pas de carte pour le jeu, se pressèrent d'aller dans la salle du bal, où on attendoit, pour commencer la danse, que les hommes eussent quitté la table.

Ruthven parut le premier, et apercevant Elisabeth seule sur un sofa à côté de la porte, il alla s'asseoir auprès d'elle.

Un instant après Delacour entra ; il s'avança vers Elisabeth ; mais, voyant Ruthven près d'elle, il passa en s'inclinant légèrement, et alla prendre miss Rae pour la conduire à la danse.

Il seroit difficile d'exprimer la peine qu'éprouva alors Elisabeth ; toutes ses espérances s'évanouirent, et il ne lui resta que la honte et le regret de s'y être livrée. Ah ! dit-elle en elle-même, c'est ma vanité qui m'a trompée ; il l'a pénétrée et ne daigne pas me traiter seulement comme une simple connoissance !

Ruthven lui fit de nouvelles plaisanteries sur son silence, et sur le changement subit de son humeur. La crainte qu'il ne devinât la cause de sa préoccupation, la frappa tellement que, pour éviter d'être pénétrée, elle affecta une gaîté qui étoit bien loin de son cœur, et lui permit de la conduire à la danse.

Comme tous les danseurs étoient déjà placés, ils se trouvèrent au dernier rang ;

mais lorsque ce fut à leur tour de conduire la danse, mistriss Ruthven, qui avoit formé le dessein de mortifier Elisabeth, se retira pour les laisser seuls.

Après une impolitesse aussi marquée, rien n'auroit pu engager Elisabeth à se présenter pour danser. Elle ne pouvoit cacher l'indignation dont elle étoit saisie: son danseur feignoit de la partager; mais, au fond du cœur, il étoit enchanté de ce qui l'avoit causée, espérant qu'elle attacheroit plus de prix à ses assiduités, lorsqu'elle seroit négligée par toute la société.

Il résista aux instances qu'elle lui fit pour la quitter, et ne pas renoncer, à cause d'elle, aux amusemens de la soirée. Le cœur pur d'Élisabeth attribuoit ses attentions à la bonté de son caractère; et, pour lui en témoigner sa reconnoissance, elle s'efforça de l'écouter avec plaisir.

Ruthven étoit trop vain pour ne pas

être très-flatté de l'intérêt qu'il croyoit inspirer. Le plaisir qu'il éprouvoit, anima son esprit ; jamais il n'avoit été si aimable : mais un autre objet occupoit toutes les pensées d'Élisabeth ; ses yeux le cherchoient sans cesse, lorsqu'elle ne se croyoit pas observée ; car elle auroit été désolée d'être soupçonnée de paroître attachée à un homme qui la négligeoit aussi complètement.

On ne devoit pas se mettre à table pour souper, à la grande satisfaction d'Élisabeth, qui craignoit de nouvelles observations : il auroit fallu feindre de la gaîté, et jusqu'à ce moment, jamais le sourire n'avoit paru sur ses lèvres sans être l'interprète des sentimens de son cœur. Elle saisit la première occasion qui se présenta pour se retirer dans sa chambre, où elle se livra sans contrainte à ses tristes réflexions.

Elle ne descendit pas le lendemain avant qu'on l'envoyât avertir que le déjeuner

jeuner étoit prêt. Une société nombreuse se trouvoit réunie dans la salle à manger, parmi laquelle étoit Delacour, et Ruthven qui s'étoit placé auprès de la porte pour l'attendre. Il lui offrit la main, la conduisit à un fauteuil, et eut pour elle les mêmes attentions que la veille. Pendant le déjeuner, la conversation fut générale et très-animée, et on arrangea plusieurs parties de plaisir pour la matinée.

De quelle partie serez-vous, miss Munro? dit mistriss Dunbar en souriant.

Il m'est impossible de me joindre à aucune, étant obligée de faire ce matin quelques visites dans le voisinage.

Je voudrois ne pas sortir, reprit Elisabeth avec timidité, étant convaincue qu'elle ne seroit pas reçue avec plaisir, et craignant cependant que mistriss Dunbar ne pensât qu'elle étoit insociable ou capricieuse.

Dites-moi, je vous prie, ma chère, s'écria mistriss Dunbar avec surprise que ferez-vous toute seule ?

J'ai trouvé dans ma chambre quelques livres intéressans, reprit Elisabeth avec encore plus de timidité.

Quoi, tant de goût pour l'étude ! Mais comme il vous plaira ; je désire que ceux qui viennent me voir, soient aussi libres que s'ils étoient chez eux.

Un domestique vint parler alors à mistriss Dunbar ; elle appela Elisabeth, et lui dit tout bas qu'il y avoit quelqu'un dans sa chambre qui désiroit la voir.

Elle y alla aussitôt, et trouva mistriss M'tullogh, la gouvernante irlandoise de Glengary, dont nous avons déjà parlé, qui l'attendoit avec impatience, mistriss Dunbar ayant eu l'attention de lui faire dire que miss Munro étoit à Black-Crag.

Ses larmes exprimèrent la joie qu'elle ressentoit en voyant la fille de son jeune

maître ; c'est ainsi qu'elle appeloit toujours le capitaine Munro ; et Elisabeth ne put recevoir sans attendrissement les témoignages d'affection de cette bonne femme.

Après avoir donné quelques instans au plaisir qu'elles avoient de se trouver ensemble, mistriss M'tullogh lui donna des détails sur ses parens de Glengary.

Le vieux gentilhomme, dit-elle, paroît affoibli par les années ; il mène cependant une vie très-dissipée. Mistriss Munro n'est heureuse qu'au milieu de la foule ; et non-seulement elle n'est pas contente de ce qu'il la laisse aller où elle veut, et recevoir qui il lui plaît, il faut encore qu'elle le rende ridicule. Elle vient d'imaginer de lui faire apprendre le rôle d'un personnage qu'il doit représenter dans une mascarade pour laquelle elle fait de grands préparatifs, parce qu'elle a entendu dire que

ces sortes d'amusemens étoient en usage à Londres parmi les personnes de distinction.

Je ne sais pas bien, continua la gouvernante, quel est le personnage qu'il doit représenter; mais les domestiques ont entendu dire à table que c'étoit celui d'un roi de Morven, dont il est question dans un beau livre qui est écrit par un homme qu'on appelle, dit-on, *Océan :* n'est-ce pas un bien singulier nom pour un homme ?

Elisabeth sourit; et elle continua ainsi :

Mistriss Munro a choisi le rôle de la favorite du vieux roi, la fille de *Toscar* au bras de neige; et comme les siens sont aussi rouges que ceux d'une laitière, elle les tient toute la nuit enveloppés dans des gants de peau. En vérité, je ne conçois pas comment on a pu faire attention à elle; il y en a tant d'autres,

ajouta-t-elle en se regardant dans une glace, qui valent mieux! mais il ne faut pas s'étonner des goûts.

Elle ne put pas dire à Elisabeth si le vieux M. Munro avoit assuré ses biens, après sa mort, à sa femme; mais, ajouta-t-elle, on doit bien le craindre, d'après l'empire qu'elle a pris sur lui.

Elle lui apprit qu'on attendoit alors à Glengary sir Patrick Dunboyne, le frère de la première femme du vieux Munro, qui avoit l'habitude d'y venir souvent.

Il ne s'est pas très-bien conduit avec mon père, dit Elisabeth.

Oh! reprit mistriss M'tullogh avec vivacité, s'il a paru le négliger, c'est par l'impossibilité où il se trouvoit de lui être utile à cause du dérangement de ses affaires; d'ailleurs, il n'auroit pas pu paroître à *Glengary* s'il avoit été en relation avec lui; il désiroit con-

tinuer d'y venir, dans l'espoir de trouver quelques occasions de lui rendre service ; et il est aisé de voir à quel point il méprise mistriss Munro.

Élisabeth apprit avec plaisir que ce n'étoit pas par manque d'affection que son oncle avoit paru s'éloigner de son père. Elle témoigna à mistriss M'tullogh le désir qu'elle avoit de voir le château de ses ancêtres. La bonne gouvernante lui promit de l'avertir s'il se présentoit une occasion de satisfaire sa curiosité pendant son séjour à Black-Crag ; et elle la quitta en lui demandant la permission de venir la revoir.

A côté de la chambre d'Élisabeth, il y avoit un cabinet d'où l'on pouvoit descendre au jardin par un escalier dérobé. Le temps étoit très-beau, et aussitôt qu'elle fut seule, elle y alla réfléchir à tout ce qu'elle venoit d'apprendre.

Elle se promenoit lentement, absorbée

dans ses pensées, lorsqu'elle entendit du bruit près d'elle; et, à son grand étonnement, elle aperçut M. Ruthven.

Je crains de vous avoir effrayée, lui dit-il en souriant.

Non, lui répondit Elisabeth, revenue de sa surprise; j'ai été seulement étonnée de vous voir, croyant que vous vous étiez joint à une des parties qui se sont formées au déjeuner.

Eh! comment aurois-je pu le faire, après vous avoir entendue déclarer que vous ne seriez d'aucune?

Élisabeth, voyant dans cette phrase un simple compliment, n'y répondit que par un sourire.

Après avoir causé quelques instans avec elle sur divers sujets, il lui parla d'un endroit charmant qui se trouvoit à peu de distance du jardin, et lui demanda la permission de l'y conduire.

Élisabeth ne fit aucune objection, persuadée qu'une promenade avec un

homme marié, et proche parent de mistriss Dunbar, étoit sans inconvénient.

Ils suivirent quelque temps le cours d'un ruisseau qui se perdoit dans des rochers, et retomboit en cascade dans le plus riant vallon. Alors ils montèrent un coteau, et ils aperçurent à travers des touffes de lilas et de rosiers, plusieurs cabanes, au-dessus desquelles s'élevoit un temple octogone, d'où l'œil charmé découvroit les sites les plus délicieux.

Cette retraite charmante étoit l'ouvrage de mistriss Dunbar, qui souvent y donnoit des fêtes champêtres à ses amis.

Ruthven ouvrit une porte vitrée, et ils entrèrent dans un salon orné avec la plus élégante simplicité. A côté étoient plusieurs pièces meublées avec le même goût. Celle où on prenoit ordinairement le thé, étoit entourée d'un treillage, et des fleurs naturelles y répandoient les plus douces odeurs.

Ruthven s'échappa un instant, et revint avec une assiette de fraises et une jatte de crême qu'il avoit été chercher dans une cabane voisine, où mistriss Dunbar avoit établi une femme avec son mari, pour prendre soin de ce joli hameau.

Elisabeth ne voyant dans sa conduite qu'un simple sentiment de bienveillance, que la négligence des autres personnes de la société lui faisoit trouver plus aimable, le remercia avec une expression de plaisir qui le confirma dans l'idée qu'il avoit touché son cœur.

Cette pensée l'engagea à profiter d'une occasion aussi favorable pour lui déclarer ses sentimens. Elisabeth n'y répondit d'abord que comme à une plaisanterie ; mais la chaleur de ses expressions, ses regards passionnés, quelques libertés qu'il osa se permettre, lui inspirèrent de la frayeur. Elle se hâtoit de sortir lorsqu'il la retint.

Monsieur Ruthven, s'écria Elisabeth en le repoussant, laissez-moi sortir ! Ne me faites pas repentir de la bonne opinion que j'ai conçue de vous.

« Si j'ai été assez heureux, reprit-il du ton le plus insidieux et en la retenant toujours, pour vous donner bonne opinion de moi, ce ne sera pas sûrement le sentiment d'adoration que vous m'inspirez, ce sentiment irrésistible qui me force de céder à vos charmes, qui détruira cette opinion favorable..... Charmante fille, ne me jetez donc pas ces regards d'indignation !..... Croyez que vous ne rencontrerez jamais un amant plus passionné et plus reconnoissant. »

Ce langage, monsieur, est aussi peu convenable à votre situation, qu'il est insultant pour moi. »

Pourquoi me seroit-il peu convenable, puisqu'il est si naturel ? .... et certainement rien n'est plus simple qu'un jeune homme parle d'amour à une jolie femme.

Quoi ! monsieur, pouvez-vous tenir un pareil langage, vous.... un homme marié !

Un homme marié, mon ange! reprit-il d'un air léger. Eh ! qui pourroit se marier, s'il falloit renoncer à ses inclinations? Je suis marié, il est vrai ; mais le mariage a-t-il détruit mon goût pour la beauté et le plaisir ?.... Je ne suis point hypocrite ; la vie est trop courte et trop précaire pour perdre dans la réserve et les scrupules, les précieux instans du bonheur. Si vous voulez me rendre le plus heureux des hommes, je jure de prévenir vos moindres volontés, et de mettre à vos pieds ma fortune entière, qui, graces au ciel, est assez considérable pour satisfaire tous les désirs d'une femme.

Eloigne-toi, malheureux ! s'écria Élisabeth avec la plus vive indignation..... Vous vous êtes singulièrement mépris sur mon caractère, monsieur ; autrement vous ne m'auriez pas traitée d'une ma-

nière aussi outrageante. Au moins, par égard pour mistriss Dunbar, vous deviez me respecter. Laissez-moi, ou j'appellerai, et tous les domestiques connoîtront votre conduite.

Vous pouvez vous épargner cette peine, mon ange! Apprenez que la bonne femme et son mari sont allés dans les champs, et que personne au monde ne peut nous voir ni nous entendre. En disant ces mots, il cherchoit à l'embrasser.

De grace, écoutez-moi, monsieur! s'écria Elisabeth dans le plus grand effroi, et en faisant tous ses efforts pour se dégager; de grace!.... Alors le bruit qu'elle entendit à la première porte, l'empêcha de continuer; et mistriss Ruthven entra avec son infidèle amie.

Miss Rae, jugeant du cœur d'Elisabeth d'après la dépravation du sien, avoit imaginé que ce n'étoit que pour se trouver seule avec Ruthven, qu'elle avoit

refusé d'être d'une des parties qui s'étoient formées pendant le déjeuner ; et d'après cette idée, elle avoit engagé mistriss Ruthven à les suivre. Deux routes conduisoient au hameau : pour les surprendre, les deux amies avoient pris la plus détournée.

Ruthven tressaillit en les apercevant ; Elisabeth demeura interdite. Ils n'essayèrent point de parler ; la colère de l'un étoit trop forte pour qu'il pût s'exprimer, et la confusion réduisoit l'autre au silence.

En vérité, voilà un endroit charmant pour un tendre entretien ! dit mistriss Ruthven après avoir joui quelques instans de l'embarras d'Elisabeth ; il est si solitaire, si romantique !

Et très-favorable pour découvrir une intrigue, ajouta miss Rae, en regardant malicieusement Ruthven, dont les yeux étinceloient de colère.

C'est un merveilleux talent que celui

de l'invention ! reprit mistriss Ruthven. Auroit-on pu soupçonner certaines personnes d'avoir d'autres motifs pour rester à la maison, que ceux qu'elles alléguoient ?

Les eaux dormantes sont les plus dangereuses, ajouta spirituellement miss Rae.

Cela me paroît vrai. Mais venez, ma chère ! allons-nous-en, nous sommes ici de trop : les personnes qui aiment à étudier, comme miss Munro, craignant d'être interrompues.

Miss Rae hésitoit, et n'étoit point disposée à se retirer ; mais voyant mistriss Ruthven déterminée à sortir, et ne voulant pas paroître désirer rester après elle, elle céda à sa volonté sans faire d'objections.

Lorsqu'elles furent parties, Elisabeth revenue à elle-même voulut les suivre. Au nom du ciel, mon ange ! dit Ruthven en la retenant par sa robe : demeurez,

que vous importe les discours de ces femmes?

Laissez-moi aller, monsieur! s'écria Elisabeth avec vivacité; si vous voulez que je pardonne votre conduite, si vous n'avez pas perdu tout sentiment d'honneur et d'humanité, courez après votre femme, et justifiez-moi à ses yeux!

Fille charmante! ne pensez plus à elle. — L'envie, la seule envie l'a fait parler; elle, et son amie, sont les deux créatures les plus méchantes qui existent: et si cela n'étoit pas, auroient-elles pu se conduire ainsi, seulement parce qu'elles nous ont vu assis ensemble dans ce salon? car certainement c'est tout ce qu'elles ont pu voir.

Malheureux! s'écria Elisabeth en faisant un nouvel effort pour se débarrasser de lui. Enfin elle parvint à s'échapper, et s'enfuit avec vîtesse, songeant à la honte qui rejailliroit sur son caractère, si on pouvoit la soupçonner

d'avoir demeuré volontairement une minute avec lui, après ce qui s'étoit passé.

Ruthven la poursuivit jusqu'à ce qu'elle fut au bord de la rivière ; alors il s'arrêta, de crainte que l'effroi qu'elle éprouvoit ne devînt dangereux pour elle.

Lorsqu'elle fut arrivée à sa chambre, son premier mouvement fut d'aller chercher mistriss Ruthven pour avoir une explication avec elle sur ce qui venoit de se passer ; mais la réflexion lui fit voir qu'elle ne pouvoit se justifier sans accuser son mari, et peut-être devenir, de cette manière, la cause d'une séparation éternelle entre eux. Elle se décida à garder le silence, en attendant une occasion favorable de détruire les préventions qui avoient pu naître contre elle.

Occupée de ces réflexions, elle n'avoit point encore songé à sa toilette, lorsqu'on vint l'avertir de descendre pour le dîner. Elle s'habilla à la hâte, et entra timide-

ment dans le salon, honteuse de s'être fait attendre. Mistriss Dunbar, à qui elle crut nécessaire d'adresser quelques excuses, lui répondit avec légèreté : Je vous prie, ma chère, ne parlez pas de cela ; lorsqu'on est occupé d'une manière agréable, on oublie que le temps se passe.

Dans cette réponse, Elisabeth crut voir une sorte d'ironie, et son cœur fut peiné ; mais elle chercha à dominer son sentiment, et à ne pas laisser pénétrer le chagrin qu'elle éprouvoit.

Ruthven osa lui présenter la main pour se rendre à table; elle s'éloigna avec la plus vive indignation, et chercha à se placer loin de lui. Le hasard fit qu'elle se trouva en face de Delacour. Dans cette position, leurs regards ne pouvoient manquer de se rencontrer; et la tristesse qu'exprimoient ceux de Delacour, annonçoit un sentiment bien éloigné de celui de l'indifférence.

Mais elle n'osoit se livrer à cette idée flatteuse ; l'air contraint qu'il avoit eu la veille, ne lui permettoit pas de douter qu'il n'eût l'intention de la convaincre de sa froideur.

Les manières des deux amies étoient plus insultantes encore que la veille ; elles se permirent même des allusions qui firent rougir Elisabeth d'indignation. Elle auroit été absolument déconcertée, si en jetant un regard timide autour d'elle, elle n'eût vu que Ruthven étoit le seul qui parût les comprendre.

Enfin, lady Lochness donna un autre tour à la conversation, en leur demandant si elles faisoient des préparatifs pour la fête de Glengary ; et se tournant du côté de M. Grant, qui étoit assis à côté d'elle, elle ajouta, en frappant familièrement sur son épaule : Grant, donnez-moi vos idées ; je sais que vous avez un génie inventif pour trouver des mascarades de caractère.

C'est sans doute, milady, dans l'intention de tout éclabousser, comme c'est otre usage?

Oh! non pas, homme insupportable! ıais j'aime les caractères que tout le ıonde ne devine pas.

Alors il faut prendre le vôtre pour moèle.

« Et moi aussi, dit Hume, d'un air ffecté, j'aime les caractères qu'on ne eut pas développer aisément. »

« C'est une chose singulière, combien n préfère ce qui est opposé à nousıême! »

« En vérité, répliqua-t-il avec encore lus d'affectation, vous pensez qu'on eut me pénétrer aisément? »

Avec plus de facilité que de plaisir.

Que de politesse! vous vous perfeconnez tous les jours.

Je n'aurois jamais cru qu'une vérité ût me valoir un compliment.

Ne faites pas attention à lui, reprit

lady Lochness; il vous traite comme nous tous ; en vérité c'est un vrai sauvage, et je ne serois pas surprise qu'il se retirât dans une caverne, comme un nouveau Timon.

Puisque vous aimez tant à corriger, s'écria Ruthven, pourquoi ne regardez-vous pas dans vous-même, comme dit Hamlet ?

Parce qu'alors je trouverois, pour les folies et les vices des hommes, plus de compassion qu'ils n'en méritent.

Allons, trève de morale, reprit mistriss Ruthven avec impatience, et revenons à la mascarade. Combien ce sera délicieux ! Il faut convenir que mistriss Munro a bien du goût dans le choix des amusemens qu'elle procure à ses amis ; réellement c'est une charmante femme ! ajouta-t-elle en regardant malignement Elisabeth ; et si elle quittoit ce canton, ce seroit pour nous une perte véritable ; mais je pense que nous n'avons rien à

ıindre sur cet article ; j'espère que
. Munro a rendu justice à son mé-
e, en lui assurant toutes ses pro-
iétés.

Ce discours étoit trop évidemment
lressé à Elisabeth, pour que tous les
ux ne se tournassent pas de son côté.
lle ne put résister à la peine qu'elle
›rouva ; sa tête se pencha sur son sein,
des larmes amères coulèrent sur ses
ues brûlantes.

Delacour, qui, jusqu'à ce moment,
roit paru froid et silencieux, ne put
ntenir davantage le sentiment qu'il
›rouvoit.

Si telle est votre espérance, madame,
écria-t-il avec véhémence, en jetant sur
ıistriss Ruthven des regards où se pei-
ıoient à la fois la colère et le mépris,
pense qu'il y aura peu de personnes
ui la partageront.

Et pourquoi cela, monsieur ? reprit-

elle, presque suffoquée par la rage qu'elle éprouvoit.

Pourquoi cela, madame ? ....Après une pareille question, je puis être excusable de vous rappeler que vous devriez songer à ce que vous vous devez à vous-même.

Allons, allons, dit mistriss Dunbar, laissons tout cela. Monsieur Grant, donnez-nous une ariette, ou une pensée!

De tout mon cœur, madame; je vais vous obéir. Puisse l'innocence ne jamais manquer d'amis, dit-il en fixant Elisabeth, et la méchanceté être à jamais l'objet de la haine! Ses yeux parurent alors se tourner involontairement sur mistriss Ruthven.

Quelques instans après on quitta la table, et toute la société se rendit dans une grande galerie, qui étoit le rendez-vous général. D'un côté il y avoit un billard; de l'autre, des instrumens de musique; le salon où on jouoit, étoit au-

rès. On se réunit au billard, et mistriss unbar engagea les hommes à jouer, et s dames à parier.

Elisabeth négligée par tout le monde, car uthven s'étoit engagé à une partie de llard, s'assied à côté d'une fenêtre d'où vue s'étendoit sur la mer. L'horizon roissoit enflammé, et les derniers yons du soleil teignoient des plus vives uleurs les énormes rochers qui bor- ient la côte.

Ce spectacle à la fois si imposant et magnifique, le bruit monotone des gues qui se brisoient sur le rivage, et cris plaintifs des oiseaux qui rega- oient leurs retraites, inspirèrent à isabeth un sentiment de mélancolie i remit un peu de calme dans son ame, ablée par tout ce qu'elle avoit souffert. e devint tellement absorbée dans ses nsées, qu'elle tressaillit lorsqu'un nestique vint lui présenter le thé.

Ruthven s'approcha alors, en lui of-

frant une tasse de café. Pourrois-je être assez heureux, lui dit-il d'un air très-libre, pour être à la même table que miss Munro ?

Elisabeth détourna la tête avec dédain.

Pourquoi être si timide ! s'écria t-il en s'asseyant à côté d'elle ; sur mon ame, si vous continuez ainsi, vous détruirez entièrement mon bonheur.

Timide ! reprit Elisabeth en élevant ses yeux vers le ciel, dans l'excès de son indignation ; monsieur, pouvez-vous avoir l'audace de me parler ainsi?

Il alloit répondre sans éprouver le moindre embarras, lorsqu'on l'appela à sa partie de billard. Quelques personnes entrèrent, et les musiciens que mistriss Dunbar avoit toujours à ses gages, donnèrent le signal que la danse alloit commencer.

Elisabeth demeura à sa place jusqu'au moment où elle vit Ruthven s'approcher

procher d'elle : alors elle se leva ; mais ses efforts pour lui échapper furent inutiles ; il se mit devant elle, prit sa main et la força de revenir à la place qu'elle venoit de quitter. Ne danserez-vous pas? lui demanda-t-il avec une assurance imperturbable.

Certainement ce ne sera pas avec vous, reprit-elle en retirant sa main.

Alors vous ne danserez avec personne ce soir. Et il alla s'asseoir sur un sofa, vis-à-vis d'elle, pour veiller sur tous ses mouvemens.

Le bal étoit à peine commencé, lorsqu'un jeune homme qui venoit d'entrer, la pria de lui faire l'honneur de danser avec lui. Ruthven s'approcha, et lui dit à voix basse et de manière à n'être entendu de personne : Je jure que si vous dansez avec cette marionnette, je lui arrache votre main et je le mets hors de la salle.

Élisabeth redoutant sa violence, refusa de danser, quoiqu'elle fût extrêmement peinée de faire quelque chose qui pût le satisfaire.

Pourquoi ne dansez-vous pas, ma chère? lui dit mistriss Dunbar qui avoit quitté pour un instant sa partie.

Madame, répondit Élisabeth en hésitant, j'ai un mal de tête.....

Oh ! ma chère, vous n'avez pas besoin d'excuses ; j'aime que chacun fasse ce qui lui plaît davantage.

Alors, madame, reprit Élisabeth qui désesperoit de pouvoir se débarrasser autrement des persécutions de Ruthven, je vous demande la permission de me retirer dans ma chambre.

« Comme il vous plaira, ma chère ; je vous ai déjà dit que je désirois que ceux qui viennent me voir, se crussent aussi libres que chez eux. »

Telle fut la réponse de mistriss Dun-

bar ; mais Élisabeth crut y voir une sorte de contrainte ; elle lui fit une légère révérence, et s'éloigna suivie du danseur qu'elle avoit refusé malgré elle.

Sûrement vous ne songez pas à vous retirer dans ce moment ? lui dit Ruthven, qui étoit toujours à ses côtés lorsqu'elle étoit seule.

Élisabeth se détourna sans lui répondre, et se retira chez elle.

Elle trouva sa chambre éclairée par les pâles rayons de la lune, qui déjà étoit parvenue à sa plus grande hauteur. Sa douce clarté s'accordoit trop bien avec les dispositions de son ame, pour qu'elle demandât des lumières. Elle s'assit à côté de sa fenêtre et contempla le magnifique spectacle qui s'offroit à sa vue. La mer étoit tranquille, et le repos de la nature porta le calme dans ses esprits trop agités.

Mais la paix dont elle jouissoit ne dura pas long-temps ; elle entendit du

bruit à la porte de la chambre qui donnoit dans son petit cabinet, et elle aperçut un homme qui s'avançoit vers elle. Elle fit un cri de terreur, ne doutant pas que ce ne fût Ruthven, et courut vers l'autre porte pour fuir; mais Ruthven, car c'étoit lui-même, la prévint, ferma les deux portes et mit les clefs dans sa poche.

Élisabeth, voyant que tout espoir de fuir lui étoit interdit, courut à la sonnette. Ruthven l'arrêta et la saisit dans ses bras.

Scélérat, monstre! s'écria-t-elle en se débattant, êtes-vous insensible à tout sentiment de honte et d'honneur?

Je le suis à tout autre qu'à celui de l'amour; et il la serra contre son sein.

Voyant qu'elle ne pouvoit se dégager, et que l'éloignement de sa chambre lui ôtoit tout espoir de faire entendre ses cris, elle se sentit frappée de terreur; sa tête tomba sans force sur ses épaules,

et ses lèvres glacées, que l'audacieux Ruthven osoit presser des siennes, lui apprirent dans quel état elle se trouvoit. Il la porta vers la fenêtre; et elle commençoit à se ranimer, lorsqu'une nouvelle frayeur la priva encore une fois de l'usage de ses sens. Mistriss Ruthven frappoit à la porte de sa chambre, tandis que miss Rae lui crioit d'ouvrir de celle de son cabinet.

M. Ruthven, aussi présomptueux qu'il étoit hardi et entreprenant, avoit formé le dessein de suivre Élisabeth dans sa chambre aussitôt qu'elle quitta la galerie; et les deux amies ne les apercevant plus, pensèrent qu'ils s'étoient concertés pour renouer le tête-à-tête qu'elles avoient dérangé le matin. Elles n'eurent pas plus tôt conçu cette idée, qu'elles coururent à la chambre d'Élisabeth, en se séparant pour empêcher Ruthven de s'échapper. Un nouveau motif augmen-

toit le désir que sa femme avoit de le surprendre; la chaleur avec laquelle Delacour avoit défendu Élisabeth, ajoutoit la jalousie aux autres raisons qui la lui faisoient détester.

O mon Dieu, je suis perdue, absolument perdue! s'écria Élisabeth en se tordant les mains.

Rassurez-vous, mon ange! lui dit Ruthven à voix basse; rien de ce que vous craignez n'arrivera. Je puis sauter par la fenêtre, et tromper ainsi la méchanceté de ces furies.

Alors, remettant les clefs dans les serrures, il lui déroba un baiser, et sauta par la fenêtre sans se blesser.

Dans ce moment les deux amies firent un bruit de tonnerre aux portes.

Ouvrez, miss Munro, crioit mistriss Ruthven, ou je vais appeler les domestiques pour briser les portes!

Si d'ici à une minute vous n'ouvrez

pas, disoit l'enragée miss Rae, croyez, miss Munro, que vous vous en repentirez!

La tremblante Élisabeth ouvrit alors.

CHAPITRE II.

Il se passe ici d'étranges choses, puisqu'on s'y barricade si bien, dit mistriss Ruthven en regardant de tout côté pour découvrir son mari.

Oh! certainement, reprit miss Rae, en cherchant derrière les rideaux pour voir s'il n'y étoit pas caché.

Je vous prie de me dire, madame, quelle raison vous avez de vous enfermer ainsi! s'écria mistriss Ruthven, enragée de ne pas trouver son mari.

Je pense que je n'ai pas besoin de vous en donner, répondit, avec hauteur, Élisabeth révoltée d'un pareil traitement.

Parce que vous n'en avez pas de bonnes.

Quelle qu'en puisse être la cause, vos manières me prouvent que j'avois raison d'en agir ainsi.

Comment, madame, c'est par vos malhonnêtetés envers les parentes de mistriss Dunbar, que vous lui témoignez votre reconnoissance pour vous avoir reçue chez elle!

Permettez-moi de vous demander, madame, si c'est en insultant ceux qui sont dans sa maison, que vous lui prouvez votre respect?

En insultant! — en insultant! répéta-t-elle avec furie; et si je vous insulte, ne m'en avez-vous pas donné sujet? — Ne m'avez-vous pas blessée dans mes plus tendres affections? — Ne m'avez-vous pas dérobé le cœur de mon mari par vos artifices? — et dans ce moment n'avez-vous pas.....

Arrêtez, madame! s'écria Élisabeth avec vivacité : pour vous, comme pour moi, je vous engage à vous taire; car, soyez assurée que je ne suis pas assez dénuée de caractère, assez privée d'amis pour laisser attaquer ma réputation avec impunité.

C'est horrible ! s'écria miss Rae ; voyant que ce discours inspiroit une sorte de crainte à mistriss Ruthven. Je n'ai jamais vu tant d'audace. Si j'étois à votre place, ma chère amie, j'irois à l'instant trouver mistriss Dunbar, et j'insisterois pour qu'elle la chassât de chez elle.

Vous n'avez pas besoin de vous donner cette peine, reprit Élisabeth en la regardant avec l'air du plus profond mépris ; car, après ce qui s'est passé, rien ne pourroit m'engager à demeurer ici.

Oh ! oui, je ne doute pas que vous n'en sortiez ! s'écria mistriss Ruthven avec amertume. Mais venez, ma chère, ajouta-t-elle en prenant le bras de sa confidente ; laissons-la à ses douces pensées ; son audace m'irrite tellement, que j'en serai malade.

Le temps viendra, madame, dit Élisabeth, où vous serez convaincue que je ne méritois pas un pareil traitement.

Aussitôt qu'elle fut seule, elle sonna

pour avoir de la lumière ; et dès que le domestique se fut retiré, elle ferma soigneusement la porte de son cabinet, et celle qui donnoit dans son antichambre, et résolut de ne pas se coucher, dans la crainte que Ruthven ne formât quelques nouvelles entreprises.

Lorsque le jour commença à paroître, elle se jeta sur son lit, accablée de fatigue et d'inquiétude ; mais son esprit étoit trop agité pour qu'elle pût trouver du repos. Elle se leva de très-bonne heure, et commençoit à s'habiller quand mistriss M'tullogh entra dans sa chambre pour lui présenter ses respects, et lui demander des nouvelles du capitaine ; c'est ainsi qu'elle appeloit Munro.

Après qu'Élisabeth eut répondu à ses questions, et lui eut parlé du petit voyage de ses parens, la gouvernante lui dit que dans la semaine suivante elle pourroit voir le château de Glengary.

Élisabeth la remercia de la complai-

sance qui lui faisoit prévenir ses désirs ; et ajouta avec un soupir, que le jour même elle devoit quitter Black-Crag.

Quoi ! vous voulez partir pendant que votre maman et le cher capitaine sont absens ?

Oui, répondit d'un ton languissant Élisabeth ; qui, après toute l'agitation qu'elle avoit éprouvée, se sentoit presqu'anéantie.

Mistriss M'tullogh la regarda attentivement pendant quelques instans... Il est impossible, s'écria-t-elle, que mistriss Dunbar ait fait quelque chose qui ait pu vous offenser.

Oh ! non, reprit Élisabeth avec vivacité, non, pas mistriss Dunbar, appuyant sans le vouloir sur ces derniers mots.

C'est donc d'autres personnes ? Je vois bien dans vos regards que vous avez souffert. C'est bien mal à mistriss Dunbar, de permettre qu'on vous fasse

de la peine pendant que vous êtes chez elle.

Ce n'est pas elle, reprit Élisabeth ; ce n'est pas sa faute si sa nièce lui ressemble si peu.

Sa nièce ! répéta mistriss M'tullogh. Ainsi, c'est elle qui vous a offensée, et qui vous fait partir avec tant de précipitation ?

Élisabeth avoit été trop loin pour ne pas achever ; elle étoit sûre de la discrétion et de la prudence de la gouvernante ; et en fondant en larmes elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé à Black-Crag, et les événemens qui y avoient occasionné son séjour.

Mistriss M'tullogh fut frappée d'étonnement et d'indignation à ce récit.

Vous voilà poursuivie, s'écria-t-elle, par un vieux et un jeune libertin ! Ah ! j'aurois bien voulu que quelques personnes que je connois, l'eussent trouvé dans votre chambre ! certainement ils

lui eussent fait passer l'envie de vous tourmenter..... Le joli mari que mistriss Dunbar a trouvé pour sa nièce! mais en vérité elle ne vaut pas mieux que lui. Mais pour ce vieux coquin qui court après les filles, je voudrois, Dieu me pardonne, que le diable lui tordît le cou! Mais comme il pourroit inventer encore quelques diableries, il ne faut pas que vous alliez à Heath-Wood avant le retour du capitaine.

Mais que deviendrai-je?.... Je ne puis rester ici.

Oui, oui, cela est vrai : vous viendrez à Glengary avec moi; j'y ai un appartement où il n'entre personne sans mon consentement, et vous y serez aussi bien que vous pouvez le désirer.

J'accepterois votre proposition avec la plus vive reconnoissance; mais puis-je le faire sans en prévenir mistriss Dunbar?

Il n'y a rien de plus aisé. — Vous direz que vous avez reçu une lettre qui

vous oblige de retourner chez votre père; mistriss Dunbar vous offrira sa voiture pour tout le voyage ; vous ne l'accepterez que jusqu'au relais le plus voisin des voitures publiques ; je m'y trouverai, je connois particulièrement le maître de l'hôtel, et il ne dira que ce que je voudrai.

Elisabeth ne fit aucune objection à cet arrangement ; et désirant partir le plus tôt possible, elle chargea mistriss M'tullogh de faire ses paquets pendant qu'elle iroit voir mistriss Dunbar pour lui dire qu'elle étoit forcée de quitter Black-Crag.

Il étoit de meilleure heure qu'elle ne croyoit ; mistriss Dunbar n'étoit point encore levée, et sa femme de chambre la pria d'attendre un instant.

L'appartement de mistriss Dunbar donnoit sur une terrasse qui s'étendoit jusqu'aux rochers du rivage. Elisabeth y descendit pour se promener. Lors-

qu'elle fut à l'extrémité de cette longue terrasse, elle s'appuya contre une de ces roches énormes, pour contempler les brillans effets de la lumière sur une mer tranquille, dont la vaste étendue ne lui paroissoit bornée que par les îles Hébrides, qui mêloient leurs teintes bleuâtres aux nuages légers de l'horizon. Son cœur éprouva alors, malgré toutes ses inquiétudes, cette espèce de ravissement que les sublimes beautés de la nature ne peuvent manquer d'exciter dans une ame sensible.

Tout-à-coup elle entendit parler de l'autre côté du rocher, et en s'avançant elle vit à l'ancre une jolie chaloupe chargée de provisions que les domestiques de mistriss Dunbar portoient sur le rivage. Elle se retiroit, lorsqu'elle entendit marcher derrière elle; et en se retournant elle aperçut Delacour. Elle tressaillit, et cependant, après un instant de réflexion, elle continua sa route.

Puisque vous êtes habillée de si bonne heure, madame, lui dit-il après les complimens d'usage, j'espère que vous serez de la partie que nous devons faire sur l'eau?

Non, monsieur, répondit-elle froidement; je n'en ai pas formé le projet.

Eh! pourquoi, s'écria-t-il avec un accent passionné, faut-il toujours que mon espoir soit trompé?.... Pourquoi faire naître en vain l'espérance?... Pourquoi ne m'avoir pas dit avec franchise que la demande que je vous faisois, ne vous étoit pas agréable?

La demande! répéta Elisabeth avec étonnement; je ne sais ce que vous voulez dire.

Sûrement vous n'avez pas oublié que vous m'aviez permis d'aller vous voir?

Oh! certainement non.

Alors vous pouvez juger de la peine que j'ai éprouvée lorsque j'ai été refusé après en avoir obtenu la permission.

Jamais on ne m'a dit que vous étiez venu pour moi, reprit Élisabeth avec un calme forcé.

Jamais on ne vous a dit que j'étois venu le lendemain du jour où j'eus le bonheur inespéré de vous rencontrer dans notre voisinage!

Non, jamais.

Grand Dieu! s'écria Delacour avec la plus grande agitation, parlez-vous sérieusement? Est-il bien vrai que vous n'avez jamais entendu parler de ma visite? est-il bien vrai que vous ne m'avez pas fait dire que vous ne pouviez me voir, ni dans ce moment, ni dans un autre, et que vous m'engagiez à ne pas revenir?

Oui, répondit Elisabeth, dont la voix s'adoucit au moment où elle fut frappée de l'idée qu'elle avoit été le jouet des ruses de la perfide mistriss Elford, je puis vous assurer que je n'ai chargé personne d'aucune commission pour vous,

— que je n'ai jamais entendu parler de votre visite, — et que si j'avois....

Si vous aviez ! répéta Delacour avec transport.... Si vous aviez été prévenue, m'auriez-vous refusé ?

Cela m'auroit-il été possible? s'écria Elisabeth involontairement, en relevant ses beaux yeux vers lui.

Bonheur inexprimable ! s'écria le passionné Delacour en saisissant sa main et la pressant de ses lèvres..... Quel délicieux moment j'ai perdu par mon injuste susceptibilité ! Dans l'amertume de mon cœur, j'avois résolu de garder à jamais un inflexible silence ; et sans la rencontre imprévue de ce matin, cette résolution m'auroit coûté le bonheur de ma vie. Puisque vous ne voulez pas être de la partie qui doit avoir lieu ce matin, je voudrois me dégager, pour ne pas perdre cette heureuse occasion de vous ouvrir mon ame tout entière, de vous exprimer la passion brûlante que vous

m'avez inspirée ; mais si cela ne m'est pas possible, je m'en consolerai en songeant que dans quelques heures je pourrai mettre à vos pieds mes craintes, mes espérances.....

Dans ce moment il fut interrompu par l'arrivée de Grant et de Hume, qui étoient venus, comme lui, pour surveiller les préparatifs qu'on faisoit pour la promenade sur mer. Elisabeth retira sa main et s'éloigna lentement. Mistriss Dunbar n'avoit point encore paru, et miss Munro fut enchantée d'être seule quelques instans, pour pouvoir calmer son émotion, qui auroit pu faire soupçonner un sentiment qu'elle ne vouloit pas laisser connoître. Cette explication avoit dissipé tous ses doutes ; elle étoit sûre d'être aimée, et son ame s'abandonnoit avec délices à cette douce certitude. Mais, hélas ! le bonheur est rarement sans mélange ; dans quelques instans elle alloit quitter Black-

Crag, et être séparée de Delacour : et combien il étoit pénible de le quitter, au moment où leurs cœurs commençoient à s'entendre! Mais elle cherchoit à adoucir la peine que son départ lui faisoit éprouver, en songeant qu'il n'étoit pas enchaîné dans ce séjour, et que si ses sentimens étoient tels qu'il les lui avoit exprimés, il sauroit bien trouver une occasion de recommencer cet entretien.

L'arrivée de mistriss Dunbar interrompit ses réflexions ; et Elisabeth lui dit les raisons qui l'avoient engagée à venir la chercher d'aussi bonne heure.

Mistriss Dunbar lui témoigna sa surprise et ses regrets; mais elle ne s'opposa point à sa résolution. Ainsi que mistriss M'tullogh l'avoit prévu, elle lui offrit une voiture, et une de ses femmes pour l'accompagner jusqu'à Heath - Wood. Elisabeth la remercia, et accepta sa voiture seulement jusqu'à la première poste.

La gouvernante de Glengary se trouva exactement au lieu du rendez-vous. Elles attendirent la nuit pour monter en voiture, et descendirent à une auberge à quelque distance du parc, où Elisabeth laissa ses effets. Mistriss M'tullogh la fit entrer au château par une porte dont elle seule avoit la clef. Son appartement, composé de plusieurs pièces, étoit situé dans une tour séparée de la partie du château qu'habitoient ses maîtres, par une longue galerie. L'habitude qu'elle avoit d'y recevoir ses amis, ne pouvoit laisser naître aucun soupçon.

Les approches de la fête, obligeoient la bonne gouvernante de laisser souvent Elisabeth seule. Elle avoit eu soin de lui procurer de beaux livres, selon son expression, pour la distraire pendant son absence. Malgré son goût pour la lecture, Elisabeth auroit bien préféré parcourir ces sites sauvages qui excitoient son enthousiasme ; mais la crainte d'être re-

connue par quelques-uns des habitans de Black-Crag, la retenoit. Elle contemploit cette architecture gothique qui attestoit la magnificence des premiers âges; son imagination s'égaroit dans ces salles spacieuses où les bardes chantoient les exploits des héros, tandis que leur ames portées sur des nuages s'arrêtoient pour écouter les chants qui célébroient leur gloire : elle soupiroit en songeant qu'elle étoit prisonnière dans le château où son père avoit passé les jours heureux de sa jeunesse, et de n'y trouver un asile que par la bonté d'une gouvernante. Le soir elle se promenoit dans la longue galerie qui séparoit son appartement de celui qu'occupoient les maîtres du château ; elle écoutoit, elle les entendoit se livrer à la joie ; et son cœur étoit oppressé en pensant quelle étoit celle qui présidoit à ces fêtes.

Le matin du jour fixé pour le bal, mistriss M'tullogh lui apporta une lettre

de son père, où il lui disoit qu'il étoit de retour à Heath-Wood. Elle seroit partie sur-le-champ, sans l'impossibilité de trouver une voiture à cause de la fête du soir. D'ailleurs, sa curiosité étoit excitée par les préparatifs qui se faisoient sous ses yeux; et elle désiroit voir sir Patrick, qui étoit arrivé la veille au château. Mistriss M'tullogh avoit eu soin de lui procurer un masque et un habit de bal, pour qu'elle pût jeter un coup d'œil sur cette brillante assemblée.

A huit heures du soir elle la conduisit à un passage secret qui communiquoit par une petite porte avec les salons où la société étoit réunie; elle l'avertit de venir la rejoindre aussitôt qu'on se démasqueroit, ce qui étoit le signal convenu pour ouvrir les salons où seroit servi le souper. Cette porte donnoit dans une antichambre d'où l'on découvroit une suite d'appartemens préparés pour la fête, et dont la magnificence

vence lui rappela les palais enchantés dont elle avoit lu des descriptions dans les Contes arabes. La musique la plus harmonieuse ajoutoit au prestige de l'imagination ; et le parfum des fleurs qui décoroient les salons, s'y joignoit pour inspirer une sorte d'ivresse.

Eblouie de l'éclat des lumières, et agitée par sa nouvelle situation, la timide Elisabeth fut quelques momens sans pouvoir avancer ; enfin elle reprit courage, et pénétra dans un salon qui lui avoit paru abandonné, mais où bientôt se rendit la foule. Il représentoit une salle gothique, ornée de trophées, de lances, de boucliers et d'armures. A l'extrémité il y avoit un trône, sur lequel étoit assis un masque avec le costume d'un chef calédonien ; à ses pieds étoit une femme vêtue d'une longue robe ; un réseau enveloppoit sa tête, et une harpe étoit devant elle. Mistriss M'tullogh dit à Elisabeth que c'étoit son aïeul

et son indigne épouse ; et elle s'arrêta pour les observer.

Ils paroissoient avoir attiré l'attention générale, et amusoient beaucoup les spectateurs assemblés autour d'eux ; enfin, la belle aux bras de neige, ou, comme disoit mistriss M'tullogh, la fille de *Toscar* aux gants blancs, se mit à frapper sur sa harpe, ne sachant pas en tirer autrement des sons; et elle continua jusqu'à ce qu'elle fut interrompue par le rire convulsif et les applaudissemens moqueurs de tous ceux qui l'environnoient. Après que cette bruyante gaîté se fut un peu calmée, le roi de Morven se pencha vers elle et lui dit :

Combien tes accords sont doux, fille de l'harmonieuse Lutha !

Ah ! ah ! dit-elle en regardant la compagnie et se penchant vers lui, je suis la fille de l'harmonieuse Lutha !

Je pensois que vous étiez fille du puis-

sant Oscar, s'écria un masque qui étoit à côté d'elle.

Oh ! peu importe, c'est la même chose. — Et elle se retourna vers le roi de Morven.

Je veux vous récompenser en vous racontant une histoire, répliqua Sa Majesté. — Apprenez que lorsque j'étois jeune.....

A présent vous êtes vieux et diablement fou, dit un Espagnol, que mistriss M'tullogh dit à Elisabeth être sir Patrick Dunboyne.

Le roi de Morven, en réponse à cette observation polie, agita sa lance, comme s'il eût voulu venger son injure à la grande satisfaction des spectateurs ; mais au lieu de réaliser leur charitable espérance, il demeura dans une attitude menaçante, en élevant ses yeux vers le ciel, comme s'il avoit vu quelque chose qui lui déplaisoit.

Le roi de Morven est devenu fou !

s'écrièrent plusieurs masques en riant, et en feignant de la terreur.

Non, dit Sa Majesté; mais l'esprit de Loda me menace : il me menace en vain; les fils des vents ne peuvent effrayer le roi de Morven. Et il recommença à agiter sa lance avec plus de force qu'auparavant; mais son pied glissa, et il tomba au bas du trône. On le releva à l'instant; il avoit été tellement étourdi de sa chute, qu'il ne put reprendre sa place; et on fut obligé de l'emporter dans sa chambre.

Aussitôt que le tumulte excité par cet accident se fut un peu calmé, la belle Malvina se répandit en invectives contre le malheureux roi de Morven.

Peut-on être aussi stupide, après toute la peine que je me suis donnée pour lui apprendre son rôle? Quel imbécille!

Il y a bien long-temps qu'il est reconnu, dit l'Espagnol, que dorénavant nous appellerons sir Patrick, que lors-

que les hommes souffrent que leurs femmes en fassent des imbécilles, ils perdent l'usage de leur raison.

Pendant tout ce temps-là Elisabeth demeura appuyée contre une colonne qui se trouvoit à côté du trône. L'accident qui étoit arrivé à son grand-père, le ridicule et le mépris auxquels il s'étoit exposé, l'avoient tellement affectée, malgré l'inhumanité de sa conduite envers son père, qu'elle se seroit retirée, si elle avoit cru pouvoir trouver seule le chemin de sa chambre. La foule cependant l'obligea de quitter la place où elle étoit, et l'entraîna auprès de deux jeunes personnes habillées en Savoyardes, qui se préparoient à chanter ensemble.

A peine commençoient-elles à accorder leurs guitares, qu'une d'elles se trouva mal, au point d'être forcée de quitter son instrument et de se démasquer. Tous les secours qu'on lui prodigua furent inutiles, et on fut obligé de

l'emporter dans un état qui ne permettoit pas d'espérer qu'elle pût reparoître au bal dans la soirée.

Sa compagne, qui avoit montré beaucoup d'inquiétude sur cet accident, sans cependant témoigner le désir de la suivre, se mit à pleurer amèrement. Ceux qui l'environnoient, attribuant ses larmes à la bonté de son cœur, firent tous leurs efforts pour la consoler; mais elle leur avoua avec candeur, que l'indisposition de sa compagne ne l'affligeoit pas autant que l'impossibilité où elle se trouvoit de soutenir un caractère qu'elle étudioit depuis un mois.

Si elle avoit pu chanter un ou deux de ces duo que nous avions préparés pour la fête, je n'aurois pas été aussi fâchée de me retirer de bonne heure; mais s'être donné tant de peine pour rien!... mon Dieu, cela est bien triste! Si quelqu'un de vous pouvoit se charger du rôle de ma compagne, ajouta la jeune

fille, en présentant la guitare abandonnée à ceux qui étoient autour d'elle, qu'il la prenne, j'en serai reconnoissante à jamais.

Lorsque la cause de son chagrin fut connue, les spectateurs s'en amusèrent beaucoup, et ses prières ne firent qu'augmenter la gaîté générale. Mais sa grande jeunesse fut son excuse auprès d'Élisabeth, et elle en eut pitié. Les habitans de Black-Crag ignoroient les talens de miss Munro pour la musique; elle étoit sûre de ne pas être connue; d'après cela elle tira la jeune fille par le bras, et lui dit tout bas que si elle vouloit s'écarter de la foule, elle chanteroit un ou deux duo avec elle.

O ma chère! s'écria la petite Savoyarde dans un transport de joie, vous êtes une excellente personne! Je vais me retirer comme si je ne songeois plus à chanter; et ils cesseront de faire attention à moi.

Élisabeth y consentit. Bientôt la petite Savoyarde demeura seule, ainsi qu'elle l'avoit prévu ; et toutes les deux, après s'être concertées sur les morceaux qu'elles devoient chanter, passèrent dans un des autres salons, où elles exécutèrent le fameux duo de l'opéra de l'Etranger.

There-is a grief that Lodges here
It Breathes no Sigh, it Sheds no tear.

La voix d'Élisabeth étoit douce et mélodieuse ; elle pinçoit de la guitare avec un goût inimitable. La salle retentit d'applaudissemens, et on se pressa autour de la petite Savoyarde pour lui demander le nom de sa compagne, dont les graces naturelles ajoutoient encore à l'admiration que ses talens avoient excitée. La jeune fille ne pouvoit satisfaire la curiosité de ceux qui la questionnoient ; et enchantée des éloges dont elle prenoit la plus grande partie pour son compte, elle voulut exécuter un second

morceau. Élisabeth, voyant qu'elle étoit l'objet de l'attention de tous les spectateurs, devint confuse et effrayée ; elle trembloit d'être reconnue, et se repentoit bien alors d'avoir cédé à l'inspiration de son bon cœur. Malgré les instantes prières de la petite Savoyarde, elle mit la guitare sur un fauteuil, et chercha à s'échapper sans être aperçue. Mais ses efforts furent inutiles ; on se pressoit en foule autour d'elle, et un masque en domino noir s'opposa absolument à son passage. Comment pourrois-je, lui disoit-il en la retenant malgré elle, laisser échapper un objet qui réunit tant de talens à tant de charmes !

Élisabeth tressaillit ; elle crut reconnoître la voix de Ruthven : en effet c'étoit lui-même ; c'étoit cet audacieux Ruthven pour qui la beauté et les graces avoient toujours un attrait irrésistible : mais quoiqu'il crût s'attacher à une étrangère, sa passion pour miss Munro

existoit dans toute sa force, et il n'attendoit que la fin du bal pour courir sur ses traces.

Ce fut en vain qu'Élisabeth chercha tous les moyens de s'éloigner; ses yeux ne la quittoient pas un instant, et il tâchoit de l'engager à entrer en conversation avec lui. Mais pour tout au monde elle n'auroit pas voulu prononcer un seul mot, dans la crainte qu'il ne reconnût sa voix. Êtes-vous donc absolument semblable au rossignol, lui disoit-il; ne vous exprimez-vous qu'en chantant?

Bientôt son embarras fut au comble; elle vit qu'on se démasquoit, et il ne lui restoit pas d'espoir de s'échapper. Ses forces l'abandonnèrent, et à peine pouvoit-elle résister aux efforts qu'il faisoit pour lui ôter son masque, après qu'il eut quitté le sien.

Non, disoit-elle d'une voix tremblante, qu'elle cherchoit à déguiser, je ne veux pas me démasquer.

Pourquoi donc, mon ange ! Pourquoi seriez-vous assez cruelle, assez barbare pour nous imposer toute la nuit cette privation ?

De grace, laissez-moi aller ! s'écrioit-elle dans la plus extrême frayeur.

Toutes ses prières furent sans effet : le désir qu'elle montroit d'être inconnue, augmentoit encore sa curiosité ; et il résolut de savoir à tout prix qui elle étoit. Malgré sa résistance, il l'entraîna dans la salle du souper, espérant que la vue de toutes les personnes qui y étoient sans masque, la décideroit enfin à quitter le sien.

Le dieu du goût et de la magnificence paroissoit avoir présidé à ce festin. L'appartement où on l'avoit servi, étoit d'une vaste étendue ; des lampes de couleur répandoient leur douce lumière à travers le feuillage des orangers en fleurs et des arbustes qui exhaloient les plus douces odeurs. Aux extrémités on apercevoit à travers des transparens, d'un côté le

banquet de Jupiter sur le mont Olympe ; et de l'autre, Vénus dans son char accompagnée de quatre Tritons et des nymphes de la mer, et précédée de l'aurore qui coloroit l'horizon. Des tables servies avec profusion étoient placées dans différentes parties de la salle, de manière que chacun pouvoit s'y réunir à la société qui lui convenoit le mieux.

La malheureuse Élisabeth ne put jouir de ce brillant spectacle. Un foible espoir de fuir, lorsque tout le monde seroit placé, pouvoit seul soutenir son courage ; et elle consentit enfin à prendre un fauteuil, que son persécuteur s'obstinoit à lui offrir ; mais elle persista toujours dans sa résolution de garder son masque.

Le hasard fit qu'elle se trouva à la même table que mistriss Munro, ce qui augmenta encore son agitation ; et en promenant ses timides regards autour d'elle, elle aperçut mistriss Dumbar,

Delacour, et, à son extrême surprise, lord O'sinister.

Bon dieu ! dit-elle en elle-même, toutes les circonstances se réunissent donc pour m'accabler ! — Elle fit cependant un effort pour ne pas se trahir, espérant que lorsqu'on se leveroit de table elle pourroit s'échapper sans qu'on prît garde à elle. Mais son attente fut encore trompée ; elle s'aperçut bientôt que, comme elle étoit la seule qui eût conservé son masque, elle étoit devenue l'objet de l'attention générale et des observations les plus offensantes. Son courage l'abandonna, et elle s'évanouit.

Ruthven la retint dans ses bras, et profita de cette circonstance pour ôter son masque.

Il seroit difficile d'exprimer l'étonnement que sa vue produisit sur les personnes de l'assemblée qui la connoissoient. Une exclamation involontaire de mistriss Dunbar apprit son nom à mis-

triss Munro, qui, outrée de trouver chez elle une personne qu'elle avoit tant de raisons d'éloigner, se leva de table précipitamment, pour savoir comment elle s'y étoit introduite, tandis que Delacour et Ruthven la portèrent dans un salon voisin.

Quelques instans auparavant sir Patrick Dunboyne s'y étoit retiré, voyant avec peine cet excès d'ostentation et de prodigalité, tandis que l'héritier légitime de la famille languissoit dans la plus humble retraite.

En apercevant Élisabeth évanouie, il s'écria : Voilà l'effet de la folie qu'on a de réunir tant de monde dans le même endroit !

Ah ! c'est bien autre chose, répliqua mistriss Munro en fureur ; ainsi, vous pouvez cesser vos remarques à ce sujet.

La fraîcheur de l'appartement rappela Élisabeth à la vie ; mais elle se sentit défaillir une seconde fois, en voyant

Delacour lui jeter un regard de tendresse et de pitié, et sortir de la chambre en élevant ses mains au ciel, comme s'il eût voulu lui dire un éternel adieu.

Ils ont donc réussi à me perdre ! dit-elle en elle-même ; ce malheureux accident a confirmé toutes les colomnies que mes ennemis avoient inventées. La conduite de Delacour, les regards méprisans de sa tante, me le prouvent assez ; ils ont détruit pour jamais mon bonheur.

Sa tête retomba sur son sein, et un torrent de larmes inonda son visage.

Mistriss Munro, insensible à sa peine, et craignant l'effet qu'elle pourroit produire sur les spectateurs, lui demanda, du ton le plus impérieux, qui l'avoit introduite chez elle.

Élisabeth tressaillit ; elle n'osoit répondre, de crainte de compromettre mistriss M'tullogh ; et elle éleva son œil suppliant vers mistriss Dunbar, comme pour la prier de la tirer d'embarras :

mais mistriss Dunbar y répondit par un regard qui l'anéantit, et se tournant vers mistriss Munro, lui dit : Quoique les manières de miss Munro puissent faire naître d'autres idées, je ne puis vous donner aucun éclaircissement. Il y a environ trois semaines qu'elle est venue dans mon voisinage, et par des raisons qu'il est inutile de vous détailler, je l'ai reçue chez moi. Quelques jours après elle m'a témoigné le désir de retourner chez son père : j'ignore les motifs qui l'ont engagée à demeurer cachée dans les environs ; elle seule peut vous dire pourquoi elle s'est montrée ce soir. Mais comme je désire de n'être pas présente à cette explication, je me retire.

Arrêtez, arrêtez, madame ! s'écria Élisabeth en se levant, et saisissant le bras de mistriss Dunbar. De grace, entendez-moi!.... Tout-à-coup elle songea qu'il seroit dangereux de raconter l'indigne traitement qu'elle avoit reçu de

Ruthven, devant le fier sir Patrick. Elle ajouta : Daignez m'accorder un entretien particulier, et je suis sûre que je serai justifiée à vos yeux.

Mistriss Dunbar remua la tête avec l'air de l'incrédulité et du mépris. L'imprudence est toujours disposée à se flatter elle-même ; et je pense que vous ne vous croiriez pas aussi sûre de regagner la bonne opinion qne j'avois de vous, si vous saviez que je suis instruite de tout ce qui s'est passé.

Il est donc vrai que mes conjectures sont vérifiées, que j'ai été calomniée ! reprit-elle avec un cri d'horreur.

Oui, si vous croyez qu'une accusation est une calomnie ; mais sachez que telle étoit la bonne opinion que vous m'aviez inspirée, telle étoit celle du capitaine Delacour (Elisabeth tressaillit à ce nom), qu'il n'y avoit que l'évidence que nous avons acquise ce soir, qui pût nous faire croire quelque chose à votre désavantage. —

Adieu, ajouta-t-elle en se dégageant avec effort. Pour votre propre intérêt, je vous conseille de ne pas chercher à m'en imposer davantage; j'espère que le repentir vous ramènera dans la route dont vous ne deviez pas vous écarter.

Elle se retira. Elisabeth au désespoir, retomba sans sentiment sur le fauteuil qu'elle avoit quitté.

Qu'est-ce que ceci? dit sir Patrick, qui jusqu'à ce moment avoit écouté en silence; n'ai-je pas entendu mistriss Dunbar appeler cette dame miss Munro?

Oui, reprit avec hauteur mistriss Munro, frappée de l'idée que sir Patrick l'avoit introduite lui-même à Glengary, pour la présenter à son aïeul. Ignorez-vous aussi qu'elle est la fille de votre indigne neveu, la honte et le désespoir de son pauvre père?

La fille de mon cher Robert! s'écria sir Patrick en la prenant dans ses bras, et repoussant Ruthven qui, à l'instant

où mistriss Dunbar l'avoit quittée, étoit revenu auprès d'elle. Ma nièce chérie, ajouta-t-il en baisant ses joues inondées de larmes, que je me réjouis de vous avoir rencontrée! Et se retournant vers mistriss Munro, il lui dit : Ne répétez pas les mots qne vous venez de prononcer, ou vous me ferez oublier ce que je dois à votre sexe et ce que je me dois à moi-même! Et il ajouta avec la plus tendre affection, en regardant Élisabeth : Rassurez-vous, ma chère nièce! tant que je serai auprès de vous, personne ne vous insultera avec impunité. Mais apprenez-moi par quel hasard vous vous trouvez dans cette maison, où régnoient autrefois le bonheur et la paix?

Voilà un joli langage! dit mistriss Munro étouffant de colère.

Ce langage ne vous paroîtroit pas si extraordinaire, sans votre vanité ridicule; c'est celui de la vérité.

Oh! par grace, s'écria Élisabeth

en baisant les mains de son oncle d'un air suppliant, que je ne sois pas entre vous un objet de discorde !

Allons, avouez tout de suite qui vous a amenée ici, dit mistriss Munro dans un accès de rage.

La crainte de faire tort à mistriss M'tullogh, retenoit encore Élisabeth ; mais, voyant qu'il lui étoit impossible d'éviter de répondre, elle alloit parler, lorsqu'elle aperçut M. Ruthven qui attendoit avec la plus vive inquiétude ce qu'elle alloit dire. Ne voulant rien faire en faveur d'un homme qu'elle détestoit, elle s'arrêta, et pria sir Patrick de l'engager à les laisser seuls. Ensuite elle dit à son oncle, que, n'ayant pas été traitée par ceux qui étoient chez mistriss Dunbar, avec les égards qu'elle en devoit attendre, elle n'avait pu y rester plus long-temps, et que ne voulant pas retourner chez ses parens pendant leur absence, elle avoit accepté

l'offre que mistriss M'tullogh lui avoit faite de la recevoir dans son appartement jusqu'à leur retour.

O ma chère sœur ! s'écria sir Patrick en élevant ses yeux vers le ciel, auriez-vous pu imaginer que votre petite-fille fût réduite à devoir un asile dans votre maison, à une gouvernante !

Vous auriez pu dire aussi, monsieur, reprit mistriss Munro, qu'elle ne devoit pas imaginer que son fils se conduiroit de manière à en être banni.

Cela est faux, cela est faux ! s'écria sir Patrick ; ce n'est pas sa conduite, c'est celle de son père qu'il faut en accuser. Mais, ajouta-t-il en lui jetant un regard furieux, prenez garde à vos discours, car je ne suis pas d'humeur à supporter votre insolence, lorsque cet enfant me rappelle tout le mal que vous avez fait à son père.

Qu'osez-vous dire, monsieur ? reprit mistriss Munro. Mais je ne veux pas

perdre mon temps à disputer avec vous : je vais faire appeler mistriss M'tullogh, et la traiter comme elle le mérite, pour avoir reçu dans cette maison une personne qu'elle savoit bien que son maître ne vouloit pas y admettre. Elle sonna alors avec force, et donna ordre qu'on fît venir la gouvernante.

Mistriss M'tullogh parut à l'instant. Inquiète de ce qu'Elisabeth ne s'étoit pas trouvée à l'endroit indiqué, elle étoit venue pour en avoir des nouvelles ; et, à la grande satisfaction d'Elisabeth, elle soutint la tempête qui s'élevoit contre elle sans en être émue. Mais son sang-froid ne fit qu'augmenter la fureur de mistriss Munro, qui lui signifia qu'il falloit qu'elle quittât Glengary le lendemain.

Elisabeth, désolée d'être la cause que cette bonne femme perdît sa place, sans que ses parens pussent l'en dédommager, employa les prières et les lar-

mes pour fléchir mistriss Munro, qui fut d'abord inflexible. Cependant elle consentit enfin à lui accorder sa grace, à condition qu'Elisabeth quitteroit le château sans faire aucune tentative pour voir son grand-père; ce qui étoit ce qu'elle craignoit le plus.

Sir Patrick et mistriss M'tullogh s'y opposèrent de tout leur pouvoir; mais Elisabeth le voulut absolument, et elle se retira avec son oncle.

Lorsqu'ils furent seuls, elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé dans sa famille jusqu'à ce moment. Elle s'étendit peu sur les espérances de son frère, d'après le caractère de lord O'sinister, qui ne lui permettoit pas de se flatter qu'elles pussent jamais être réalisées. Sir Patrick l'écouta avec le plus grand intérêt, lui fit le tableau de sa situation, et regretta amèrement les erreurs de sa jeunesse, qui le mettoient dans l'impossibilité d'être utile

aux enfans d'une sœur qu'il avoit adorée, et dont il conservoit le plus tendre souvenir.

La nuit étoit déjà très-avancée ; elle devoit partir le lendemain au point du jour. Il se leva pour prendre congé d'elle, et la pria d'accepter une bague comme un gage de son affection pour elle et pour toute sa famille.

L'ame d'Elisabeth étoit trop agitée pour qu'elle pût songer à prendre du repos ; elle employa le reste de la nuit à écrire à mistriss Dunbar une lettre qui fut souvent arrosée des larmes de l'indignation. Mistriss M'tullogh se chargea de la remettre elle-même, et d'y joindre toutes les explications nécessaires à son entière justification ; ce qui la rassura beaucoup, car elle savoit qu'elle ne pouvoit avoir un défenseur plus fidèle et plus zélé.

Elisabeth lui fit plusieurs questions sur lord O'sinister ; elle l'assura qu'elle ignoroit

ignoroit qu'il dût venir à la fête ; et en effet il n'y avoit pas été invité ; mais cette femme, qui l'avoit attiré à Firgrove, désirant le retenir dans ses chaînes par des motifs d'intérêt ou de vanité, avoit exigé qu'il l'y accompagnât, et l'avoit menacé, s'il s'y refusoit, de faire connoître leur intimité ; ce que le noble lord redoutoit extrêmement, ne voulant pas s'exposer à la vengeance de son mari et de ses parens.

La crainte seule de se compromettre, l'empêcha de suivre Elisabeth dans un moment où elle lui parut plus belle que jamais ; mais il n'en conserva pas moins la résolution de l'avoir en son pouvoir ; et s'il ne pouvoit pas réussir autrement, il étoit décidé à faire arrêter son père pour le paiement de l'obligation qu'il lui avoit fait contracter, et de mettre la honte de sa fille pour prix de sa liberté.

Aussitôt qu'il fut jour, Elisabeth descendit par une porte secrète, pour évi-

ter tous les regards. Elle trouva sir Patrick qui l'attendoit, et son domestique, M. O'grady, prêt à monter à cheval pour escorter sa voiture. Cette attention excita toute sa reconnoissance ; car elle redoutoit beaucoup de nouvelles entreprises de lord O'sinister et de Ruthven. Sir Patrick lui fit les plus tendres adieux ; elle prit la route d'Heath-Wood.

Lorsqu'elle fut près Black-Crag, ses yeux se tournèrent involontairement vers cet antique château qu'elle distinguoit à peine à travers les brouillards du matin ; elle songea que, peut-être, elle ne le reverroit jamais, et un profond soupir s'exhala de sa poitrine oppressée.

En approchant de la maison de son père, elle songea avec inquiétude à ce qu'elle alloit dire pour éviter de parler des événemens que la prudence lui défendoit de faire connoître : mais ses craintes étoient mal fondées ; rarement ceux qui n'ont pas de soupçons, font

des questions embarrassantes. Ses parens qui ne l'attendoient pas, furent surpris agréablement de la revoir ; et ils apprirent avec le plus grand plaisir les attentions qu'avoient eues pour elle mistriss Dunbar, sir Patrick et la bonne mistriss M'tullogh.

Elle fit tous ses remercîmens à M. O'grady, et voulut y joindre un présent; mais il la refusa absolument, et elle le pria d'exprimer toute sa reconnoissance à son maître.

CHAPITRE III.

Rendue à la tendresse de parens qu'elle adoroit, et à la tranquillité d'une maison habitée par la paix, Elisabeth espéra qu'elle retrouveroit bientôt la sérénité que les événemens précédens avoient si cruellement interrompue. Vainement essaya-t-elle de bannir de sa pensée les souvenirs qui l'affligeoient ; elle s'en occupoit sans cesse ; sans cesse elle pensoit au jour défavorable sous lequel on l'avoit représentée aux yeux de Delacour ; sans cesse elle regrettoit la perte du bonheur qu'elle avoit espéré avec lui, et son cœur continuoit à être cruellement agité.

Etrangère à toute dissimulation, les

efforts qu'elle faisoit pour cacher ses souffrances à ses parens, furent sans succès. Ayant su par elle qu'elle avoit vu Delacour à Blac-Crag, et connoissant déjà l'opinion qu'elle avoit de lui, ils n'hésitèrent pas à mettre sur le compte d'une passion sans espoir, la tristesse qu'elle ne pouvoit vaincre. Cette idée leur causa d'autant plus de douleur, qu'ils savoient que le cœur d'Elisabeth ne pouvoit ressentir qu'un attachement profond.

Pour ne pas l'affliger en paroissant s'apercevoir de ce qu'elle vouloit si évidemment leur cacher, ils firent tout ce qui étoit en leur pouvoir pour la distraire et changer le cours de ses idées. Ils se rapprochèrent à cet effet de leurs voisins, parmi lesquels il y en avoit de très-aimables, et ne négligèrent aucune occasion de la réunir aux jeunes personnes de sa connoissance.

Elisabeth craignant d'affliger ses pa-

rens, dont elle avoit pénétré les inquiétudes, consentit à céder à leurs désirs, quoiqu'elle eût préféré dans ce moment la solitude au mouvement du monde. Cependant il parut qu'elle n'éprouvoit aucun bien des amusemens que ses parens cherchoient à lui procurer ; elle paroissoit, au contraire, tous les jours plus languissante et plus mélancolique.

Quoique la raison et l'amour filial forçassent Elisabeth à essayer de se distraire, elle ne résistoit pas toujours à la tentation de se retirer quelquefois seule dans sa chambre, et là, de donner un libre cours au chagrin qui oppressoit son cœur.

O mes parens! s'écria-t-elle plus d'une fois, combien vous êtes loin de connoître la cause véritable de mon malheur! Je le dois plutôt à d'injurieux soupçons, qu'à un amour sans espérance. Ah! puissiez-vous ne jamais sa-

voir qu'on a voulu ternir la réputation de votre enfant, sa réputatien que vous devez préférer à son existence !

L'automne étoit alors très-avancé. Cette saison est délicieuse pour les esprits mélancoliques et contemplatifs. L'homme voit dans la nature qui perd sa verdure, l'emblème du soir de sa vie. Les feuilles des arbres éparses sur la terre, sont le tableau de ses espérances détruites.

La passion d'Elisabeth pour la solitude sembloit s'augmenter ; le calme et la tranquillité des objets qui l'environnoient, avoient seuls le pouvoir d'adoucir ses peines.

Un matin, qu'elle se sentoit plus oppressée, elle s'échappa dès que le déjeuner fut fini, traversant rapidement le jardin, elle se rendit dans un bois qui y touchoit. Là, s'asseyant sur un tertre de mousse, elle laissa librement couler ses larmes. Tout étoit triste

autour d'elle ; les arbres étoient dépouillés de leurs feuilles, un vent froid annonçoit l'hiver. Elisabeth regarda d'un air pensif les objets qui l'environnoient. Encore quelques mois, dit-elle, et la nature renaîtra ; mais les espérances que mon cœur chérissoit, revivront-elles un jour ! hélas ! pourquoi ai-je jamais quitté mes parens !

Un soupir qu'elle entendit derrière elle, la fit tressaillir ; mais comment exprimer son émotion, lorsqu'elle vit Delacour penché sur le siége de mousse qu'elle occupoit !

Un cri de surprise lui échappa : elle fuyoit involontairement vers la maison ; son agitation retarda la vîtesse de sa course, et Delacour l'ayant rejointe aisément, l'arrêta en prenant doucement sa main.

Je suis donc un objet bien odieux, dit-il en la regardant d'un air mêlé de tendresse et de reproche, pour que miss

Munro me fuie avec tant d'effroi ! ou bien le ressentiment l'engage-t-elle à m'éviter? Dans ce cas, qu'elle me permette de lui exprimer la douleur que j'ai ressentie de la crainte de l'avoir offensée . . . qu'elle me permette de lui expliquer les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé ; et j'ose espérer mon pardon.

Élisabeth s'inclina ; le trouble et la joie qu'elle éprouvoit, en voyant qu'il savoit enfin l'injustice qu'on avoit voulu lui faire, lui ôtèrent la force de parler dans ce moment.

Delacour interprétant son silence d'une manière favorable pour lui, et baisant avec passion la main tremblante qu'il continuoit à garder dans les siennes, la conduisit à la place qu'elle venoit de quitter, et se mettant à ses pieds, il commença promptement l'explication qu'elle attendoit. Sa délicatesse lui fit

omettre quelques particularités qu'il est nécessaire de connoître.

Un des émissaires de lord O'sinister, ayant entendu dans la chapelle une partie de la conversation d'Élisabeth et de M. Beerscroft, l'informa alors qu'elle devoit aller chez mistriss Dunbar. Le lord ne pouvoit l'arracher de cet asile ; mais il fit une chose peut-être plus odieuse encore, en essayant de la perdre dans l'esprit de mistriss Dunbar.

L'agent qu'il employa pour ce cruel dessein, fut lady Lockness. Ses extravagances, ou plutôt ses penchans vicieux, avoient englouti sa fortune. Lord O'sinister, qui la connoissoit très-bien, et qui n'ignoroit pas son avarice, étant informé qu'elle alloit passer quelque temps à Black-Crag, eut une entrevue particulière avec cette dame, dans laquelle lui ayant clairement expliqué ses desseins contre l'innocente Élisabeth, il

n'eut pas de peine à la mettre dans ses intérêts, par des moyens que l'on concevra aisément.

Elle se flattoit de réussir auprès de mistriss Dunbar, qui avoit une très-bonne opinion d'elle, ne connoissant pas sa conduite particulière.

Lady Lockness se trouvant donc un jour seule avec elle, fit tomber avec art la conversation sur Élisabeth; et après s'être récriée sur sa beauté, elle demanda à mistriss Dunbar si elle n'avoit jamais entendu parler de sa mère. Mistriss Dunbar lui répondit que non. Alors elle lui dit, mais sous le sceau du secret, qu'elle avoit appris d'une autorité respectable, que mistriss Munro étoit une femme d'un caractère très-peu sévère, et que malgré la vigilance extrême de son mari, elle avoit inculqué ses principes dans l'esprit de sa fille: Et la preuve de ce que je vous dis, continua cette méchante femme, est l'encouragement que

cette jeune personne a donné, et donne peut-être encore à lord O'sinister, dont les mauvaises mœurs sont si connues. Il la vit par hasard à Firgrove, qui est dans le voisinage de son père, et en devint aussitôt amoureux. Mais persuadé que la fille d'un homme comme le capitaine Munro ne pouvoit être séduite que par des apparences honorables, au lieu d'avoir recours à ses anciens moyens, il a tâché d'éloigner le père, et s'est introduit chez lui sous un autre nom, pour la tromper par un faux mariage. La jeune personne apprit bientôt, d'une de ses amies intimes, ce qu'étoit réellement son nouvel adorateur. La découverte de ses vils projets ne causa cependant aucune altération dans sa conduite ; elle désiroit trop vivement obtenir son indépendance, et l'éclat qu'il lui avoit promis en lui appartenant, d'autant plus qu'elle réfléchit que lorsque l'affaire se découvriroit, on plain-

droit plutôt son innocence trompée, et on l'admettroit dans la société comme auparavant. Enfin, elle seroit certainement devenue la victime volontaire du lord, sur lequel elle pensoit que tomberoit tout le blâme, sans le retour de son père, qui paroît extrêmement jaloux de la réputation de sa fille. J'ignore comment l'affaire tournera, ni ce qui l'a conduite dans le voisinage : tout ce que je sais, d'après ce que l'on m'a dit, c'est qu'elle possède l'art de tromper tout le monde, puisque malgré sa véritable manière de penser, personne n'écoute les bons conseils avec plus d'empressement, et ne paroît plus effrayée de rien faire qui puisse compromettre sa réputation. Elle est cependant si jeune, qu'on peut raisonnablement penser qu'elle se corrigera. C'est l'espérance des avantages qu'elle pourra retirer des avis d'une femme respectable comme vous, madame (s'inclinant vers mistriss

Dunbar), qui m'a engagée à vous raconter ces particularités. Je ne connois point son père personnellement ; mais ce que j'ai appris de lui, m'a intéressée en sa faveur, et par conséquent me fait désirer qu'il ne soit pas malheureux par la conduite de sa fille.

Mistriss Dunbar fut extrêmement surprise et peinée de ce qu'elle venoit d'entendre. Si les principes d'un tel père, dit-elle à lady Lockness, n'ont pas eu plus de pouvoir, je ne puis croire que mes conseils aient plus d'effet. Cependant, dès qu'elle put réfléchir avec calme, elle cessa de donner une croyance entière au récit de mylady.

Elle croyoit bien à sa sincérité ; mais elle pensa qu'on l'avoit mal informée. Quand elle considéroit la jeunesse d'Élisabeth, l'innocence de ses manières, et la vie retirée qu'elle avoit toujours menée, elle ne croyoit pas possible que son caractère fût tel qu'elle le représen-

toit. Cependant cela pouvoit être. Elle se décida enfin, après quelques délibérations, à ne point changer sa manière d'être avec elle, à moins qu'elle ne fût convaincue par elle-même de la légèreté de sa conduite.

Cette décision déconcerta beaucoup lady Lockness et le vil personnage qui l'employoit. Ils avoient cru que leurs basses allégations contre Élisabeth auroient causé son éloignement de Black-Crag, et l'auroient remise peut-être au pouvoir du lord; ils espérèrent cependant qu'en persévérant dans leur plan de diffamation, ils parviendroient enfin à réussir dans leurs projets.

Le chagrin de Delacour, quand, à son retour de sa partie sur l'eau, il apprit le départ d'Élisabeth, et l'inquiétude qu'il témoigna d'en connoître la cause, découvrirent pour la première fois à mistriss Dunbar la nature de ses sentimens pour elle.

Alarmée de cette découverte, à cause des soupçons qu'on avoit jetés dans son esprit, et que le départ précipité d'Élisabeth ne tendoit pas à affoiblir, elle crut de son devoir de l'engager à mettre de la prudence dans les projets qu'il formoit sur elle.

L'obscurité de ses phrases (car la crainte de commettre une injustice l'empêchoit de s'expliquer ouvertement), agita l'ame de Delacour, et enflamma sa curiosité au point de forcer mistriss Dunbar à tout lui dire.

Son étonnement fut aussi grand que son indignation ; le respect seul qu'il avoit pour elle, l'empêcha de lui reprocher avec force la croyance qu'elle avoit donnée à de pareilles calomnies. Il s'engagea à prouver l'innocence d'Élisabeth, et l'infâme conduite de lord O'sinister qu'il connoissoit parfaitement, étant très-lié avec son beau-frère M. Beerscroft.

L'impétueux Delacour vouloit partir aussitôt pour Heath-Wood, et offrir sa main à Elisabeth; mais le vieux amiral sous lequel il avoit fait ses premières campagnes, étoit venu de son château, malgré la goutte et les rhumatismes, pour passer quelques momens avec lui.

Cette attention eût fait un bien grand plaisir au cœur reconnoissant de Delacour, dans un autre moment; mais il désiroit alors ardemment exprimer à Élisabeth l'amour qu'elle lui avoit inspiré, et, en lui demandant sa main, détruire tous les doutes de sa tante. Il étoit convaincu que l'opinion qu'elle avoit de ses principes, ne lui permettroit jamais d'offrir ses vœux à une femme dont la conduite ne seroit pas sans tache.

La beauté d'Elisabeth, lorsqu'il la rencontra à Heath-Wood, en allant à Black-Crag, lui fit une impression profonde.

Un de ses amis lui fit connoître son nom; il chercha à la rencontrer dans les promenades qui environnoient Heath-Wood, et eut encore le bonheur de la revoir. Mais il n'aperçut jamais lord O'sinister, qui prenoit beaucoup de précautions pour n'être pas reconnu. La simplicité des manières d'Elisabeth, son extrême douceur, qui indiquoit un cœur capable de compatir même au chagrin léger d'un enfant, enfin les graces de son esprit, jointes à l'extérieur le plus séduisant, firent bientôt d'un admirateur passionné, l'amant le plus tendre.

Il se proposoit de faire connoître ses sentimens à mistriss Munro, dans la matinée qui suivit l'incendie de sa maison (on se souvient peut-être qu'il ne fut pas reçu chez elle). Son inclination le portoit à rester encore dans le village, jusqu'à ce qu'il eût obtenu une entrevue; mais la crainte d'inquiéter sa tante qui l'attendoit à Black-Crag,

le fit renoncer pour le moment à ce projet.

Il est inutile de peindre ici le transport avec lequel il pensoit à retourner à Heath-Wood, la douleur extrême qu'il ressentit en se croyant obligé, d'après la perfidie de la vile mistriss Elford, de renoncer à Elisabeth, et sa joie en découvrant qu'on l'avoit trompé : qu'il suffise de dire que le vieil amiral étant enfin reparti, Delacour se proposoit de se rendre à Heath-Wood, après le bal masqué ; mais il abandonna encore ce projet, en voyant à Glengary lord O'sinister avec Elisabeth. Il ne pouvoit plus la croire innocente, après la fausseté dont il paroissoit maintenant qu'elle s'étoit rendue coupable avec sa tante. Elle méritoit donc les imputations de lady Lockness ; et cependant, disoit-il en lui-même, lorsque malgré son ressentiment et son indignation il la transportoit mourante dans ses bras hors de la salle du souper, et qu'il la fixoit avec admi-

ration, si j'en pouvois croire l'expression de ses traits charmans, j'hésiterois à la juger coupable.

Comptant peu sur la force de ses résolutions, et craignant de se trahir lui-même en demeurant plus long-temps auprès d'elle, il s'éloigna quand il la vit reprendre ses sens, et lui jetant un regard qui exprimoit tous ses regrets, il sortit, et de ce moment chercha à l'oublier.

Mistriss M'tullogh se rendit le jour suivant à Black-Crag, comme elle l'avoit promis à Elisabeth, pour remettre sa lettre à mistriss Dunbar et entreprendre sa justification. Tout ce qu'elle put dire en sa faveur, ne fut point écouté; cependant peu de temps suffit pour faire changer d'opinion à mistriss Dunbar, et lui faire rendre à Elisabeth la justice qu'elle méritoit.

Elle fut frappée enfin de la prédilection que sa nièce montroit à Delacour (qu'elle connoissoit trop délicat pour en

abuser), et de l'encouragement que miss Rae sembloit donner à la foiblesse criminelle de son amie.

Quel pouvoit être le motif de cette jeune lady pour perdre une personne pour laquelle elle prétendoit avoir une tendre amitié; c'est ce que mistriss Dunbar ne put deviner d'abord ; ce mystère se découvrit enfin, ainsi que l'intrigue que l'on avoit formée contre Élisabeth.

Dès que Ruthven eut appris que miss Munro étoit partie pour Heath-Wood, il monta à cheval pour la suivre.

Mais son ardeur fut bientôt ralentie. Il ne fut pas éloigné d'un mille de Black-Crag, que son cheval, dont la course étoit trop pressée, le jeta à terre; et il se cassa la jambe. Quinze jours après cet accident, mistriss Dunbar qui, suivant sa coutume, entroit le matin dans sa chambre pour savoir de ses nouvelles, fut très-surprise d'entendre son neveu parler avec véhémence à miss Rae. La

curiosité, peut-être aussi le soupçon, l'engagèrent à s'arrêter à la porte; et elle en entendit assez pour voir clairement combien on lui en avoit imposé.

Miss Rae désespérée de la froideur de Ruthven, lui disoit tout ce que la jalousie et la malice pouvoient lui dicter à la fois; elle se plaignoit de son inconstance, et l'assuroit que sa coupable passion pour Elisabeth resteroit toujours sans succès. Ruthven, à son tour, irrité contre elle, lui reprochoit la bassesse de sa conduite envers sa femme, et lui juroit que rien ne changeroit ses projets sur Elisabeth.

Enfin, leurs vues secrètes et leurs indignes complots furent entièrement connus de mistriss Dunbar. Elle insista alors sur le départ immédiat de miss Rae, et raconta à Delacour, qu'elle envoya chercher aussitôt, la découverte qu'elle venoit de faire. Connoissant cependant l'impétuosité de son caractère,

elle ne voulut rien lui dire avant qu'il ne lui eût fait la promesse solennelle de contenir son ressentiment.

Delacour, en apprenant que la femme qu'il cherchoit en vain à oublier, étoit aussi pure qu'il l'avoit d'abord jugée, éprouva le plus vif bonheur; mais il fut mêlé d'un sentiment d'inquiétude; il craignoit que la fierté de l'innocence injustement accusée, ne lui fît rejeter son hommage; et n'ayant pas encore liquidé l'héritage de ses parens, il ne pouvoit lui offrir une fortune indépendante.

Il étoit sur le point de faire un voyage dans les Indes, qui lui donneroit les moyens d'arranger ses affaires; et alors, espérant calmer le ressentiment d'Elisabeth en lui expliquant avec candeur sa situation, il se flattoit d'obtenir la promesse de la posséder un jour.

Il n'étoit pas d'un caractère à rester volontairement en suspens; d'ailleurs,

devant bientôt se rendre à Portsmouth, il donna promptement des ordres pour son départ, et fit une telle diligence qu'il se trouva à Heath-Wood quatre heures après avoir dit adieu à sa tante.

Le chagrin que ressentit mistriss Ruthven, du départ de Delacour, fut si grand, qu'elle ne put le cacher à tous les yeux. Sa coupable passion fut enfin connue de Ruthven, et il en prit avantage pour se séparer d'elle. Alors désespérant de réussir auprès d'Elisabeth, il se retira sur le continent. Sa femme, après avoir demeuré quelque temps avec mistriss Dunbar, quitta Black-Crag, et joignit lady Lockness à Londres, où elle périt de bonne heure, victime de ses passions.

Delacour prit le chemin le plus court pour se rendre à l'habitation de M. Munro. Sa tante l'avoit chargé d'une lettre qui lui exprimoit le bonheur qu'elle trouveroit dans une alliance qui uniroit

les

les deux familles. Il traversa le bois qui touchoit au jardin, et surprit Elisabeth, comme nous l'avons déjà dit. Avant la fin de son récit, il perdit la crainte de la trouver inexorable : ses timides regards, la rougeur et le tremblement de sa main qu'il pressoit contre son cœur, tout le convainquit qu'il pouvoit espérer.

Enfin il reçut de sa bouche la confirmation de son bonheur. Après lui avoir exprimé la plus vive reconnoissance, il lui expliqua sa situation, et la pria de lui permettre de demander sa main à son père. Elisabeth ne fut pas surprise ; mais elle étoit agitée et doucement émue.

Mais si vos parens ne vouloient pas vous donner à moi !

Mes parens ont toujours été indulgens pour ce que je désire, reprit Elisabeth d'une voix timide, et baissant les yeux.

Et si pour la première fois ils y résistoient?

Eh bien, alors, reprit Elisabeth en évitant ses regards, je les supplierois d'écouter votre prière.

Cet instant doit terminer mon inquiétude, dit Delacour en se levant avec vivacité : j'espère être assez heureux pour trouver votre père chez lui.

Elisabeth rougit, et le conduisit auprès de ses parens. M. et mistriss Munro étoient dans le salon. Ils furent surpris en voyant Delacour ; mais, quel que pût être le motif qui l'amenoit chez eux, ils crurent que l'hospitalité que sa tante avoit accordée à leur fille, lui donnoit des droits à être bien reçu. Ils l'invitèrent donc à passer cette journée avec eux, et même à prendre leur demeure pour son habitation, tout le temps qu'il se proposoit de rester à Heath-Wood.— Delacour accepta avec empressement, et après quelques momens de conversation générale, dans laquelle il les informa qu'il étoit forcé de partir le jour

suivant pour Portsmouth, il demanda à M. Munro un entretien particulier, et fut conduit dans la bibliothèque.

Delacour exprima avec candeur ses désirs et ses espérances au père de son Elisabeth; et il eut le bonheur de voir qu'il ne lui déplaisoit pas : sa réputation de bravoure, son caractère de franchise et de loyauté, les services qu'il avoit déjà rendus à son roi et à son pays, étoient connus de Munro, et l'avoient prévenu en sa faveur. Son extérieur aimable acheva de le décider ; il pensa avec joie à son union avec Elisabeth. Les éloges que mistriss Dunbar prodiguoit, dans sa lettre, à sa fille bien-aimée, et la sanction qu'elle donnoit aux désirs de son neveu, flattèrent à la fois son orgueil et son cœur.

En un mot, il rendit Delacour aussi heureux qu'il l'étoit lui-même, en l'assurant de son consentement; mais il ajouta avec un sourire, comme si une

idée soudaine l'avoit frappé : J'ai disposé, je crois, de ma fille, sans consulter sa mère ; je ne sais en vérité si elle n'insistera pas pour me faire rétracter ma promesse.

Et si cela étoit, mon cher monsieur! dit Delacour avec inquiétude, en lui saisissant la main.

Nous tâcherions alors de la mettre dans nos intérêts (continua M. Munro avec plus de gaîté). Mais ne nous effrayons pas avant d'en avoir sujet. Ils se rendirent alors ensemble dans le salon : mistriss Munro étoit seule ; Elisabeth s'étoit retirée dans sa chambre pendant que sa mère, surprise de la demande que Delacour avoit faite à son mari, de lui parler en particulier, les regardoit sortir tous les deux.

Ma chère, dit M. Munro en s'adressant à sa femme, je viens de faire une promesse qui m'attirera peut-être vos reproches.

En vérité! je vous prie, dit-elle en souriant, qu'est-ce que cela peut être?

Je viens de disposer de ce qui vous est le plus cher au monde, sans votre consentement.

Mistriss Munro les regarda tous les deux attentivement; enfin elle s'écria: Si c'est ce que j'imagine, mon cœur consent bien volontiers au don que vous avez fait.

Delacour saisit sa main avec transport, et la porta à ses lèvres: Oui, s'écria-t-il, pendant que sa voix attestoit l'émotion de son cœur, M. Munro m'a permis d'espérer la main de votre Elisabeth: puis-je me flatter qu'en vous assurant que l'étude de ma vie sera de me rendre digne d'elle, j'obtiendrai votre consentement?

Le désir le plus grand de M. Munro, et le mien, a toujours été de voir la tendresse filiale d'Elisabeth récompensée par son union avec une personne d'un

caractère aussi vertueux que le sien. Je pense qu'elle a trouvé en vous tout ce que nous pouvions désirer pour elle. Ainsi, jugez vous-même de ce que vous devez craindre de moi.

Dès que la joie excessive de Delacour se fut un peu calmée, mistriss Munro céda à ses ardentes prières, et fut chercher sa fille, qu'elle ramena bientôt. M. Munro s'avança vers elles, et prenant la main de la timide Elisabeth, il lui dit en peu de mots la conversation qu'il venoit d'avoir avec Delacour; il prit ensuite la main du jeune capitaine, et la joignit à celle de sa fille, pendant que sa femme, à quelque distance, contemploit, les yeux baignés de larmes, ce groupe intéressant.

Je vous unis, mes enfans! s'écria Munro en levant les yeux au ciel; je vous bénis, et je prie pour votre bonheur. Si je ne vis pas assez pour être témoin de votre mariage, je n'en mourrai pas

moins heureux en emportant avec moi cette idée.

Qu'il suffise d'ajouter que jamais on n'auroit pu rencontrer une réunion d'êtres plus heureux, que celle qui se trouvoit dans ce moment sous le toit modeste de Munro. Quoique les ennuis et les chagrins se fussent appesantis sur M. Munro et sa femme, et que depuis long-temps ils se fussent éloignés du mouvement du monde, la solitude n'avoit point diminué leurs moyens de plaire. On retrouvoit dans leurs manières l'élégance et la politesse du grand monde, jointes à une familiarité aimable et à une simplicité qui étoient le résultat de leur situation présente.

Le capitaine Munro avoit un esprit éclairé et brillant de saillies ; son aimable femme prenoit plaisir à écouter les anecdotes du grand monde. Delacour ne pouvoit concevoir comment le vieux M. Munro avoit pu éloigner de lui un

fils tel que le père d'Elisabeth, et son désir de s'unir à cette intéressante famille, devenoit plus grand encore. Il anticipoit sur le bonheur qu'il auroit peut-être un jour de pouvoir leur faire oublier les injustices du sort; et il trouva dans son attachement pour eux, de nouvelles raisons de se conduire avec beaucoup de prudence.

On invita les jeunes amies d'Elisabeth à venir passer la soirée avec elle; et sa mère eut le bonheur de voir sa fille participer à leurs amusemens avec la gaîté qu'elle avoit autrefois. Munro se ressouvint d'avoir été amoureux, et laissa souvent les jeunes amans ensemble. Oh! quel bonheur suprême eût senti Delacour, pendant les heures qu'il passoit seul avec la douce Elisabeth, s'il lui eût été possible d'oublier qu'il devoit la quitter bientôt!

La matinée étoit superbe, et ils en employèrent la plus grande partie à errer

dans ces promenades solitaires où ils s'étoient rencontrés pour la première fois.

En revenant à la maison, ils rentrèrent par une chapelle que l'on avoit élevée pour mistriss Munro; sa forme étoit octogone; le pavé en étoit recouvert de nattes : dans une espèce de grotte on avoit placé l'autel entre deux fenêtres gothiques dont les vitraux étoient de couleur, ce qui remplissoit le temple d'une lumière adoucie encore par les cyprès et les saules pleureurs qui l'entouroient.

Delacour s'arrêta un moment; il n'avoit jamais vu un endroit plus propre à la prière et la méditation.

C'est ici, dit Elisabeth pendant qu'elle appuyoit sa main sur la grille lègère qui entouroit l'autel, et que son tendre regard exprimoit son amour; c'est ici que je viendrai souvent prier pour vous.

Il tomba à ses genoux : Laissez-moi prier ici le ciel de me rendre digne d'Eli-

sabeth ! Mais son image que je porte dans mon cœur, sera ma sauve-garde. Pendant qu'il étoit à genoux devant elle, Elisabeth tira de sa poche une tresse de cheveux, et la lui passa au cou.

J'emporterai ceci au tombeau ! s'écria Delacour après l'avoir pressé quelques momens de ses lèvres ; et il la mit dans son sein.

La voiture qui devoit emmener Delacour, arriva à dix heures du soir : ils avoient tous caché leur peine jusqu'à cet instant.

Delacour s'approcha d'abord de mistriss Munro, et pendant qu'elle lui disoit adieu avec affection, elle se pencha vers lui : Pensez, dit-elle à voix basse, au bonheur dont vous êtes responsable, et que ce souvenir vous empêche de vous exposer témérairement !

Un regard éloquent fut toute la réponse que put faire Delacour ; il se précipita aux pieds d'Elisabeth, la serra

avec passion contre son cœur, et s'élança hors de la chambre.

Il trouva M. Munro qui, ne voulant pas contraindre l'expression de ses sentimens, l'attendoit dans le vestibule. Son cœur étoit trop oppressé pour pouvoir articuler un mot ; il ne put que lui serrer la main en silence ; et, pour lui dérober son émotion, il se jeta dans sa chaise, et perdit bientôt de vue cette maison qui renfermoit celle qu'il adoroit.

En arrivant à Londres, il ne s'y arrêta que pour voir M. Beerscroft, l'informer de l'engagement qu'il venoit de prendre avec Elisabeth, et le conjurer de veiller sur lord O'sinister.

En vous disant qu'elle doit être ma femme, ajouta-t-il, il n'est pas nécessaire de vous expliquer quelles seroient les conséquences qui en pourroient résulter pour lui, s'il renouveloit ses persécutions.

Beerscroft lui donna toutes les assu-

rances qu'il désiroit ; et Delacour le connoissoit assez pour y compter.

Les tendres attentions de ses parens, et les lettres qu'Elisabeth reçut de Delacour jusqu'à son embarquement, adoucirent le chagrin qu'elle éprouvoit de son départ. Lorsque l'idée des dangers qu'il couroit lui causoit une peine trop grande, elle cherchoit la solitude jusqu'à ce qu'elle eût regagné un peu de tranquillité, ou qu'elle en eût pris au moins l'apparence, pour éviter à ses parens la peine d'être témoins de sa douleur ; car elle savoit bien que dans les circonstances fâcheuses où ils se trouvoient, ils pouvoient difficilement supporter une augmentation d'inquiétude.

CHAPITRE IV.

La blessure de Munro avoit pris un caractère si alarmant, qu'il avoit cru nécessaire de consulter un chirurgien plus habile que celui de Heath-Wood. Il s'étoit rendu à..... pendant qu'Elisabeth étoit à Glengary; il fut déclaré alors que l'os de la jambe étoit fracassé, ce qui le réduisit à la nécessité d'abandonner l'adjudance que lui avoit fait avoir lord O'sinister, ne pouvant plus en remplir les fonctions.

Cette circonstance ne fit pas peu de plaisir à lord O'sinister; elle lui épargnoit l'embarras d'inventer quelque nouvel expédient pour le forcer à y renoncer; car il vouloit le mettre dans une telle

gêne d'argent, qu'il pût le poursuivre pour celui qu'il lui avoit prêté, et forcer ainsi Elisabeth à se rendre à ses désirs pour sauver son père de la prison et de sa ruine.

Munro fut extrêmement affecté de voir que le lord acceptoit sa démission sans lui promettre une autre place. La bienveillance qu'il lui supposoit, lui avoit fait croire qu'il tiendroit une autre conduite.

Il chercha cependant à se consoler de ce nouveau chagrin, en réfléchissant aux engagemens que le lord avoit pris pour son fils, et aux avantages qu'il en devoit attendre.

Cependant, malgré les espérances qu'il fondoit sur l'amitié de lord O'sinister, sur sa sincérité et sa bienfaisance, il ne pouvoit s'empêcher quelquefois de tomber dans le découragement. L'état de ses affaires étoit devenu d'autant plus fâcheux, que son absence de sa ferme

avoit beaucoup nui à son exploitation ; ainsi que sa maladie ; il n'avoit aucun moyen de se libérer de la première dette qu'il avoit contractée avec le lord ; et quoiqu'il ne crût jamais être inquiété à ce sujet, son noble ami pouvoit être enlevé subitement de ce monde, et son billet tomber dans les mains de quelqu'autre personne qui n'auroit pas la même considération pour lui.

Il éloignoit autant qu'il le pouvoit ces funestes pressentimens, en songeant que la fortune sembloit du moins sourire à ses enfans.

L'avenir d'Osmond n'étoit heureux cependant qu'en apparence. Du moment que lord O'sinister avoit été reconnu par Elisabeth, il avoit résolu de ne pas le mettre en possession du bénéfice qu'il lui avoit promis ; et, d'après l'union qui subsistoit entre lui et sa famille, il étoit persuadé qu'en le rendant indépendant, il affranchissoit aussi son père. Il se dé-

termina alors à tâcher de l'éloigner de l'Angleterre, pour qu'il n'eût rien à redouter de son ressentiment, relativement à sa conduite envers sa sœur.

Il auroit exécuté ce projet à son retour de Glengary, s'il n'avoit jugé plus prudent de laisser passer encore quelque temps pour persuader à l'innocente Elisabeth qu'il avoit abandonné ses odieuses intentions.

Osmond resta donc le temps convenu à l'université, prit les ordres en en sortant, et fut invité ensuite à venir passer quelque temps à Londres chez son noble protecteur, avant de se rendre à son presbytère, dont la mort du titulaire venoit d'être annoncée dans les papiers publics.

La tendresse d'Osmond l'eût conduit chez son père, qu'il n'avoit pas vu depuis son entrée à l'université; mais, croyant devoir cette marque de déférence aux obligations et à la reconnois-

sance qu'il ressentoit des bontés du lord pour lui, il suivit la route de Londres sans s'arrêter, et reçut du pair la réception la plus gracieuse.

Le lord demeuroit dans *Arlington-Street ;* sa maison étoit décorée avec le luxe et l'élégance la plus recherchée.

Quoiqu'Osmond fût peu accoutumé à cette magnificence, rien n'attira autant son attention que les manières prévenantes de son protecteur, son empressement à céder aux désirs des autres, et son apparente sollicitude pour rendre heureux tout ce qui étoit autour de lui.

Quoiqu'il fût le plus méchant et le plus artificieux des hommes, en le voyant chez lui on l'auroit pris pour l'être le meilleur et le plus bienfaisant.

Lady O'sinister et sa fille n'étoient point à Londres ; elles habitoient rarement la même maison que le lord : leur absence, pour laquelle il donna une raison plausible à Osmond, ne l'empêchoit

pas de recevoir beaucoup de monde chez lui. Osmond fut présenté sous les auspices les plus favorables. Le Lord le menoit partout avec lui, et Osmond acquit bientôt dans les sociétés élégantes du grand monde, cette politesse nécessaire pour paroître avec avantage, et qui ne s'acquiert qu'en vivant dans la bonne compagnie.

Il avoit alors vingt-deux ans ; la nature avoit été pour lui prodigue de ses dons, autant que la fortune en avoit été avare. Son cœur étoit pur, son caractère égal et complaisant ; son esprit étendu et cultivé ; il aimoit naturellement l'étude, et s'y livroit avec d'autant plus d'ardeur, qu'une bonne éducation étoit la seule fortune à laquelle il pouvoit prétendre.

Sa taille étoit haute et élégante ; les traits de sa figure étoient dans le style de l'antique, et ses grands yeux noirs, quoiqu'ils eussent généralement l'ex-

pression de la douceur, pouvoient cependant s'enflammer d'indignation pour réprimer la présomption ou l'insolence.

Tel étoit Osmond Munro, quand il tomba dans la dépendance de lord O'sinister. Il remplissoit ses lettres à son père, des éloges du lord; il parloit de lui avec cet enthousiasme exalté que la reconnoissance fait naître dans le cœur des jeunes gens. Ses parens étoient transportés de joie en voyant leur confiance dans l'amitié du pair, justifiée par sa conduite; et Elisabeth même, l'aimable Elisabeth, avec la crédulité naturelle à son âge et à son innocence, se persuadoit qu'il étoit repentant, et que ce qu'il faisoit pour son frère, étoit une réparation du mal qu'il avoit voulu lui faire à elle-même.

Jamais homme ne fut plus heureux qu'Osmond Munro, à cette époque. Admiré et caressé partout où il alloit, il se voyoit bientôt assuré d'une indépendance

qu'il pouvoit faire partager à ses parens. Son intention étoit de les prier de venir vivre avec lui au presbytère, qui, d'après la description du lord, étoit une espèce de paradis terrestre.

Six semaines se passèrent avec cette heureuse perspective, lorsqu'Osmond se trouva seul un jour à dîner avec lord O'sinister. Après le départ des domestiques, la conversation tomba sur le rectorat.

J'avoue, s'écria le lord en affectant ce sourire insinuant qu'il avoit coutume de prendre quand il vouloit tromper quelqu'un, que je tiens extrêmement à la fortune que le ciel m'a accordée, puisqu'elle m'a donné le pouvoir de venir au secours du mérite modeste, et de réparer en quelque façon les injustices de la fortune; car tant que cette déesse portera son bandeau sur les yeux, les bons et les vertueux auront toujours à se plaindre d'elle.

Mais, mon cher Osmond, continua-t-il, s'apercevant que cet aimable et crédule jeune homme alloit l'interrompre, ne pouvant contenir la reconnoissance dont son cœur étoit plein, je ne mérite aucun éloge; en agissant comme je le fais, je satisfais ma propre inclination. Les goûts et les opinions diffèrent dans ce monde : quelques personnes trouvent leur plus grande jouissance dans la splendeur et l'ostentation; d'autres, dans les plaisirs des sens; le plus grand nombre, dans les intrigues des cabinets et des cours : le mien consiste à rendre heureux, si je le puis, tout ce qui m'entoure; et je désire prouver que le ciel ne m'a pas accordé ses dons inutilement. En cherchant les êtres que l'adversité a frappés, pour les remettre à la place qu'ils doivent tenir dans le monde; en protégeant le mérite persécuté par l'homme orgueilleux de son pouvoir, et lui donnant enfin les moyens de triom-

pher de ses ennemis, je me suis convaincu que j'ai trouvé le seul chemin qui peut conduire au bonheur.

Assurément, reprit Osmond, je conçois parfaitement le transport qu'un cœur tel que le vôtre doit éprouver à répandre ses bienfaits.

Allons, allons, c'est une chose assez embarrassante (dit le pair en remplissant son verre et celui d'Osmond), que d'écouter tranquillement son éloge. Je ne sais pas comment nous en sommes venus à cette conversation; changeons de sujet, — et portons ce *toast*: — Puisse un cœur honnête ne jamais se trouver sans un ami pour le consoler!

Ainsi soit-il, pensa Osmond avec ferveur; et il vida son verre en silence.

Maintenant, jeune homme, reprit le lord avec le sourire le plus amical, je vous avertis que je m'attends à ce que vous employiez souvent votre fusil pour moi, quand vous serez au rectorat. S'il n'est

pas situé dans un pays abondant en miel et en laitage, il l'est au moins en gibier de toute espèce ; et je pense que vous aimez la chasse.

Oui, milord, répliqua Osmond.

Je l'aime beaucoup moi-même. Mais, à propos, préférez-vous faire un plus long séjour à Londres, ou prendre possession de votre résidence la semaine prochaine ?

Puisque vous me permettez de faire un choix, je vous avouerai, milord, que je préfère le dernier parti, désirant vivement de revoir ma famille.

Lord O'sinister fit un mouvement de tête qui annonçoit son consentement, et alloit lui répondre, lorsqu'un domestique lui remit une lettre. Il en brisa immédiatement le cachet ; mais à peine l'eut-il lue, que sa figure changea entièrement ; il se mordit les lèvres, se leva de son fauteuil, se rassit, se leva encore. En un mot, il fit tout ce qu'il devoit

faire pour persuader qu'il éprouvoit la plus violente contradiction.

Osmond laissa tomber de ses mains le journal du jour, qu'il avoit pris pendant que le lord parcouroit sa lettre, et le fixa avec inquiétude. Il souffroit de la pensée qu'un homme aussi vertueux pût éprouver quelques chagrins.

Après un assez long silence, lord O'sinister levant les yeux, les tourna vers Osmond. Je m'aperçois que vous êtes étonné, dit-il; parcourez cette lettre, et vous verrez si j'ai raison d'être ému. Pendant que vous la lirez, je vais me retirer dans mon cabinet: lorsque je suis tourmenté, j'ai recours à la solitude jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma tranquillité accoutumée.

Il sortit, et Osmond lut ce qui suit:

A l'honorable lord vicomte O'sinister.

MILORD,

J'ai beaucoup de regret d'être obligé de

de vous annoncer une mauvaise nouvelle. Mon devoir seul peut m'y forcer. Il y a plusieurs jours que le procureur de l'évêque D..... vous a intenté un procès pour contester vos droits à disposer du rectorat en faveur de M. Munro. J'ai vérifié à l'instant vos titres, et, d'après un mur examen, il résulte qu'ils ne sont pas suffisamment fondés : alors un procès causeroit une dépense inutile à votre seigneurie.

J'ai l'honneur d'être, milord,

Votre très-humble serviteur

ALEX. M'LAW.

Un nuage couvrit les yeux d'Osmond; il laissa tomber la lettre de ses mains. Toutes les espérances qu'il avoit chéries pour ses parens, se trouvoient détruites en un instant; et il succomba sous le coup qui venoit de le frapper.

Quand il fut un peu revenu à lui, il s'accusa de foiblesse. Comment, s'écria-t-il, recommanderai-je aux autres le courage et la résignation, si je me laisse abattre ainsi par le malheur! Non, pour que je puisse être content de moi-même, il faut que ma conduite soit d'accord avec mes principes. Combien j'aurois eu à rougir, si lord O'sinister avoit été témoin de mon agitation! Je suis certain que j'eusse ajouté à sa peine. Un homme tel que lui, doit souffrir pour les autres. — Peut-être fait-il, dans ce moment même, de nouveaux plans pour me dédommager de ce que je viens de perdre. — Oui, je me sens assuré qu'il ne me laissera pas errer sur l'océan de cette vie, sans m'assurer un port pour me protéger contre ses orages.

Milord rentra dans ce moment; ses traits étoient altérés, l'expression de sa physionomie étoit plus insidieuse que de coutume.

Il s'avança avec vivacité vers Osmond, et lui tendit la main. Eh bien, mon cher Osmond, lui dit-il affectueusement, êtes-vous un peu revenu du chagrin qu'a dû vous causer cette malheureuse lettre?

Osmond fit un salut expressif.

Je suis bien aise que vous ne soyez pas trop abattu. Je sens par moi-même tout ce que vous avez dû souffrir, car je n'ai jamais été si contrarié de ma vie. J'avois résolu de vous mettre en possession de ce bénéfice, non-seulement à cause de son revenu, mais parce qu'il vous offroit un asile agréable, ainsi qu'à votre famille. — Mais n'en parlons plus; il est inutile d'agraver par des regrets un mal qui est sans remède. Les droits de l'évêque sont incontestables : laissons-le les exercer tranquillement. J'abhorre toute espèce de contestation; tout ce que je peux désirer, c'est qu'il adoucisse la peine qu'il m'a faite, en conférant le rectorat à une personne qui en soit digne. Je présume

qu'il n'est pas nécessaire (continua le lord en avalant un grand verre de Bourgogne), de vous dire que j'aurois été moins affligé, s'il eût été en mon pouvoir de vous offrir une place équivalente. J'aurois mille facilités pour vous établir avantageusement, si vous n'étiez pas dans les ordres. J'ai fort peu d'influence dans l'église ; cependant il me reste encore un moyen de vous servir.

Les espérances d'Osmond commencèrent à renaître.

Le pair continua. — J'ai un ami à la Jamaïque, qui possède des biens considérables ; il a un bénéfice à sa disposition, pour lequel j'ai reçu de lui, depuis peu, la demande d'un ministre éclairé. Je m'en étois déjà occupé sans succès, lorsque j'ai été tout-à-coup frappé de l'idée que peut-être vous accepteriez cette mission, plutôt que de chercher longtemps une existence convenable.

Il s'arrêta pour écouter la réponse

d'Osmond ; mais ce jeune homme n'étoit pas en état de rien articuler dans cet instant. Tous ses sentimens se révoltoient à la pensée d'accepter cette offre. Le climat ne l'effrayoit pas ; mais il redoutoit les mœurs de cette île, et le chagrin que ses parens éprouveroient de son éloignement.

Je m'aperçois, mon jeune ami, reprit le lord après quelques minutes de silence, que vous n'approuvez pas la proposition que je vous fais ; j'en suis sincèrement fâché. Je crois cependant qu'il seroit plus raisonnable de combattre votre répugnance ; le climat n'est point du tout à craindre ; et quant à vos parens, je me charge de les réconcilier avec ce projet. — Ainsi, mon cher ami, permettez que j'insiste pour une prompte détermination. Une flotte est prête à partir pour les Indes, par laquelle je crois de mon devoir d'envoyer à mon ami la personne qu'il me demande.

J'ajouterai, si vous le voulez bien, que je désire que vous ne restiez à la Jamaïque, que le temps nécessaire pour vous donner les moyens d'acheter un rectorat; ce que l'on m'a assuré que vous seriez en état de faire bientôt, si mes efforts pour vous en procurer un étoient sans succès.

Ce dernier argument eut sur l'esprit d'Osmond l'effet que le lord désiroit; l'espoir qu'il lui donnoit de revenir bientôt en Angleterre avec une sorte d'indépendance, le fit consentir à son départ. La joie du pair fut inexprimable; il se flatta dès-lors qu'en éloignant le frère, il n'auroit plus d'obstacles pour parvenir à la sœur.

L'ami dont il fit l'éloge à Osmond, étoit un homme de loi, que lord O'sinister avoit employé dans diverses affaires assez épineuses pour le forcer de s'éloigner de sa patrie avec une sorte de précipitation. Le lord se crut obligé

d'aider à son établissement dans la Jamaïque, où il épousa la riche veuve d'un planteur, qu'il trouva moyen de séduire. Lord O'sinister, voyant par sa correspondance que ses principes étoient toujours les mêmes, se décida à lui livrer Osmond, en lui enjoignant de ne jamais le laisser échapper.

Ce changement de situation étoit loin d'offrir à Osmond le bonheur qu'il s'étoit promis; son éloignement de ses parens, et le chagrin qu'ils alloient éprouver, pesoient sur son cœur.

Lord O'sinister, sans avoir l'air de s'apercevoir de sa profonde mélancolie, fit tout ce qu'il put pour l'arracher à ses réflexions, dans la crainte qu'elles ne le conduissisent à rétracter sa promesse.

Delacour revint des Indes à peu près dans ce temps-là. L'officier sous lequel il servoit, étant mort, le commandement du vaisseau lui fut donné; mais

en même temps il reçut l'ordre de se tenir prêt pour protéger un convoi qui alloit mettre à la voile.

Cet ordre, joint au dérangement qui régnoit dans ses affaires, lui interdit toute idée de terminer son mariage.

Elisabeth, dans sa réponse à la lettre qu'il lui avoit écrite pour lui annoncer son retour en Angleterre, dont il devoit immédiatement s'éloigner, lui écrivit que son frère étoit à Londres, chez lord O'sinister. Il désiroit beaucoup connoître Osmond, et il ne perdit point de temps pour se rendre à l'hôtel qu'il habitoit. Il désiroit aussi tâcher d'apprendre quelque chose de lord O'sinister, M. Beerscroft étant dans ce moment chez un de ses amis, dans une campagne éloignée de Londres.

Osmond étoit sorti : Delacour laissa un billet dans lequel il l'engageoit à venir dîner avec lui le lendemain, au café de.....

Osmond désiroit également connoître Delacour ; il fut donc agréablement surpris de ce billet : et se rendant au rendez-vous, il reçut un accueil qui le convainquit que sa sœur avoit été heureuse dans son choix, et qu'il seroit l'ami de son époux.

Delacour fut également satisfait de trouver dans le frère de celle qu'il aimoit, les qualités les plus attachantes.

Le dîner fut servi dans une chambre particulière, afin d'être plus en liberté. Delacour, comme on peut le penser, parla long-temps d'Elisabeth ; ensuite il amena la conversation sur lord O'sinister, et félicita Osmond de ce que le lord alloit remplir les promesses qu'il lui avoit faites.

Osmond reçut ses félicitations d'un air mélancolique et pensif ; ce qui alarma aussitôt Delacour, et fit naître le soupçon dans son esprit.

Quoi ! s'écria-t-il, il vous a donc

trompé dans vos espérances? — Non, non, répondit Osmond; cela étoit loin de ses intentions.

Je ne vous comprends pas, reprit Delacour; expliquez-vous, je vous prie.

Osmond le satisfit. — J'ai été trompé, comme vous le voyez, mais non par lord O'sinister. Je dois rendre justice au véritable chagrin qu'il a senti lorsqu'il s'est vu privé du pouvoir de me servir plus avantageusement, qu'en m'offrant un bénéfice à la Jamaïque. Ici Osmond lui raconta la scène qui s'étoit passée récemment entre lui et milord.

Avant qu'il eut terminé son récit, la fourberie abominable que le lord avoit employée contre lui, ainsi que ses insidieux motifs pour l'éloigner du royaume, furent pénétrés par Delacour. Il vit clairement qu'il méditoit toujours la ruine d'Elisabeth, et qu'il vouloit éloigner son frère pour qu'il ne pût la protéger.

Il eut peine à contenir son ressenti-

ment et son indignation. La crainte seule de compromettre Munro et sa famille par la catastrophe qui pouvoit en résulter, l'empêchèrent d'aller immédiatement chez lord O'sinister, pour lui reprocher hautement son infâme conduite. Il résolut alors de le voir en particulier, et de mettre Osmond à l'abri de nouvelles perfidies.

Vous dites, mon ami, reprit Delacour, que ce voyage à la Jamaïque ne vous est point agréable?

Non, en vérité, dit Osmond.

Eh bien, pourquoi le faites-vous?

Parce que je n'ai point d'autre alternative.

Je vous demande pardon, vous en avez une autre. La place de chapelain du vaisseau que je commande, n'est point encore remplie: voulez-vous l'accepter jusqu'à ce que vous trouviez quelque chose de meilleur, ce qui, j'espère, ne sera pas éloigné? mes connoissances

ne manqueront ni de moyens ni de volonté pour m'obliger, et je m'en charge.

Une offre plus agréable ne pouvoit être faite à Osmond, puisqu'elle lui donnoit la perspective d'être quelque temps avec Delacour ; cependant il hésita à l'accepter, jusqu'à ce qu'il eût consulté lord O'sinister.

Delacour devinant sa délicatesse, lui dit alors, qu'il ne lui demandoit une réponse décisive que pour le lendemain matin, où il se proposoit d'avoir l'honneur de voir lui-même lord O'sinister, pour lever les objections qu'il pourroit faire contre ce nouveau projet.

Les nouveaux amis ne se séparèrent que fort tard. Osmond revint dans Arlington-Street dans une disposition d'esprit beaucoup plus heureuse que lorsqu'il étoit sorti le matin ; la fortune semblait lui être moins contraire. Il ne vit son noble protecteur que fort tard dans

la matinée. Au moment où il se disposoit à lui parler de ce qui l'occupoit, Delacour se fit annoncer, et demander au lord une audience particulière.

Lord O'sinister donna des ordres pour qu'on le conduisît dans sa bibliothèque, et fut le joindre aussitôt, ne doutant pas que sa visite n'eût pour but de solliciter quelque faveur pour ses amis; ce qui flattoit beaucoup son amour-propre, d'après le jour sous lequel il voyoit Delacour.

Il fut donc extrêmement déconcerté lorsqu'il eut connu le motif réel de cette visite.

Delacour, sans trahir cependant Beerscroft, lui donna à entendre qu'il connoissoit toute sa conduite envers Elisabeth, ainsi que les odieux projets qu'il formoit contre sa famille, pour réussir dans ses desseins. Il lui dit alors la proposition qu'il avoit faite à Osmond, pour

le tirer de ses mains, et l'engagement qui subsistoit entre lui et Elisabeth.

Elle m'a été accordée par son père, et d'après le consentement de son propre cœur. Ainsi, milord, toute insulte qu'on pourroit lui faire, me seroit personnelle.

Sur mon honneur, je ne sais ce que vous voulez dire, répondit lord O'sinister avec beaucoup d'embarras, et en détournant les yeux. Je ne conçois pas comment le départ d'Osmond Munro pour la Jamaïque, peut vous faire faire des suppositions si étranges.

Oh ! milord, dit Delacour, avec une noble indignation, ne vous flattez pas de me tromper ! J'ai été plusieurs fois dans cette colonie, et je connois parfaitement la réputation de la personne à laquelle vous l'adressez. Je vous conseille donc pour votre honneur, et si vous ne voulez pas me forcer à ne ménager aucunes considérations en dévoilant vos crimes,

de ne plus insister sur ce voyage. — Malheureux! continua-t-il avec chaleur, au lieu de vous abandonner plus long-temps à vos penchans vicieux, tâchez de les réprimer; il est temps de vous repentir; regardez dans cette glace, elle vous montrera des rides qui doivent vous avertir que l'heure de la punition n'est pas éloignée!

La confusion et l'espèce d'épouvante qui saisit lord O'sinister en écoutant Delacour, ne lui permit pas de rassembler assez ses idées pour entrer dans aucune espèce de justification; il l'assura en termes généraux, qu'on lui faisoit la plus grande injustice, et finit en disant que M. Osmond Munro étoit libre de faire ce qui lui seroit le plus agréable.

Puisque cela est ainsi, dit Delacour, je prends congé de vous, en vous assurant que cette conversation m'a été aussi pénible qu'à vous-même, et que j'es-

père n'avoir pas lieu de la recommencer.

Trop agité pour voir Osmond, il laissa seulement un billet pour lui demander de venir le trouver à son logement.

Jamais lord O'sinister ne s'étoit senti si humilié que par le discours de Delacour. Son orgueil et sa jalousie souffroient également; il désespéra d'abord de posséder Elisabeth; mais la longueur de l'absence de son amant lui redonna quelqu'espoir.

Le désir de se venger aussi de Delacour, le fit persister dans ses desseins, d'autant plus qu'il pensoit pouvoir échapper à sa vengeance. Il chercha cependant à conserver toujours quelque pouvoir sur Osmond, pour avoir moins à redouter de lui s'il venoit à découvrir sa conduite envers sa sœur.

Il rejoignit alors Osmond dans la salle du déjeuné; et il insista, avec son air de

bienveillance ordinaire, pour qu'il acceptât une somme suffisante pour faire son voyage, le félicitant ensuite d'avoir trouvé une place plus agréable que celle qu'il lui avoit proposée à la Jamaïque.

Que votre délicatesse ne soit pas blessée, ajouta-t-il avec un sourire insidieux, pendant qu'il observoit l'embarras d'Osmond : je vois que vous êtes comme votre père; vous ne voulez avoir d'obligation à personne : eh bien, pour apaiser vos scrupules, je ne m'oppose point à ce que vous me fassiez votre billet pour cette bagatelle; il lui offrit en même temps trois cents livres sterling en billets de banque.

Osmond fut extrêmement reconnoissant de ce don; il le tiroit d'un grand embarras; l'état de ses finances étoit si mauvais, qu'il ne savoit comment se procurer les choses nécessaires à son départ.

Lord O'sinister, craignant que Delacour ne devinât le motif de son apparente générosité, s'il en étoit informé, fit promettre à Osmond de ne lui en point parler, alléguant pour raison sa délicatesse.

Osmond renferma un billet de cent guinées, dans une lettre qu'il écrivit pour rendre compte à ses parens de sa nouvelle destination, et se rendit avec Delacour à Portsmouth.

Le jour suivant le signal fut donné pour lever l'ancre, et quelques heures après Osmond se trouva éloigné des rochers blanchâtres d'Albion.

Si Osmond n'eût pas déjà été prévenu en faveur de Delacour, son estime et son attachement pour lui auroient commencé dès ce moment, tant il paroissoit avec avantage en remplissant les devoirs que lui imposoit son commandement.

En un mot, sa fermeté, sa modéra-

tion, sa justice et sa bienveillance, faisoient de lui un des officiers les plus distingués.

La saison qui étoit favorable, permit à ceux qui montoient les différens bâtimens, d'aller à bord les uns des autres. Ils entrèrent bientôt dans la baie de Biscaye. Osmond et Delacour devoient un jour dîner ensemble, à bord d'un vaisseau marchand, lorsqu'on aperçut une frégate qui retournoit en Angleterre. Delacour désirant la charger de ses dépêches, insista pour que son ami remplît son engagement, et ne put l'accompagner.

Après avoir passé une journée agréable, Osmond pensoit à rejoindre Delacour, lorsqu'un changement dans le temps le força de différer à mettre en mer le canot.

La mer étoit très-grosse, et la tempête s'accrut au point que sa violence devint terrible. Le vaisseau fut très-endommagé,

et la terreur fut d'autant plus grande, que les ténèbres de la nuit empêchoient d'espérer aucun secours de la flotte. Enfin le jour revint; mais sa clarté ne fit qu'augmenter la consternation générale : le vaisseau entièrement démâté, et séparé des autres bâtimens, étoit porté rapidement vers les rochers de la côte espagnole. La mort paroissoit à tous inévitable; Osmond s'y préparoit avec résignation; mais l'idée du désespoir de sa mère et de sa sœur, quand elles apprendroient sa perte, ébranloit son courage : il croyoit entendre leurs cris de douleur : O Dieu! s'écria-t-il, soutiens-les dans cette heure cruelle; adoucis leurs regrets!

L'horreur de cette scène surpassoit tout ce que l'imagination peut créer. La mer ouvroit ses abîmes, et les vagues qui s'avançoient en mugissant, menaçoient d'engloutir à tout moment le vaisseau.

Enfin, le bâtiment toucha. On jeta les chaloupes à la mer, et les passagers s'y jetèrent en foule. Osmond étoit un excellent nageur, et trouvant qu'il n'y avoit plus de place pour le recevoir, il se décida à s'abandonner à son sort, et s'élança dans l'abîme.

Il lutta quelque temps contre les vagues ; enfin ses forces s'épuisèrent : il attendoit la mort, qui lui sembloit inévitable, lorsqu'une vague le souleva et le jeta avec violence sur un rocher.

Il resta un moment insensible. Quand il revint à lui-même, il s'aperçut de la malheureuse situation dans laquelle il étoit ; il fit un effort pour se traîner sur le haut du rocher, et n'y réussit qu'avec une peine infinie.

Il resta quelques instans étendu et sans mouvement, épuisé par l'agitation et la fatigue. Enfin il souleva sa tête et jeta un regard d'espérance vers la

mer. Il vit le vaisseau échoué, dans lequel il restoit encore de malheureux passagers.

Grand dieu, s'écria-t-il, n'y a-t-il aucun moyen de les sauver! Il regarda autour de lui; mais quoiqu'il pût voir une grande étendue de pays, il n'aperçut aucune habitation.

Il ne pouvoit cependant croire que cette côte fut inhabitée; et, dans l'espoir d'obtenir des secours, il descendit du rocher, et se trouva, après beaucoup de peine et de danger, dans un chemin tracé sur le sable.

Il chercha sa bourse, et il eut la satisfaction de la retrouver sur lui.

Les signaux de détresse que le vaisseau avoit commencé à faire, devinrent alors plus fréquens; mais ce fut en vain: les échos des rochers y répondirent seuls; personne n'approcha du rivage.

Enfin on ne les entendit plus. Le désespoir s'empara du cœur d'Osmond;

il craignoit de jeter les yeux sur la mer : son incertitude devint cependant trop pénible pour être supportée plus long-temps ; il s'élança entre deux rochers. Le vaisseau ne se voyoit plus qu'à peine ; deux vagues énormes s'approchèrent, elles roulèrent ensemble, et le vaisseau fut englouti pour toujours.

Osmond poussa un cri, et tomba sans sentiment sur le sable.

En revenant à la vie, il fut surpris de voir auprès de lui un jeune enfant, dont le teint étoit brûlé par le soleil. Il paroissoit avoir six ans, et sembloit le regarder avec curiosité.

Osmond, à qui sa mère avoit appris l'espagnol, le caressa doucement, et lui demanda, dans cette langue, s'il étoit loin d'une habitation.

L'enfant l'avoit écouté attentivement ; mais quand il eut fini de parler, il lui fit signe qu'il ne le comprenoit pas ; ce qui rappela à Osmond que l'espagnol,

dans sa pureté, n'étoit que peu connu de la Biscaye. Il essaya alors de lui parler en français, sachant que les habitans de cette province ont de fréquentes communications avec ceux qui sont de l'autre côté des Pyrénées.

L'enfant n'eut cependant pas l'air de l'entendre; mais au même moment il frappa dans ses mains d'un air joyeux, se mit à sauter, et, prenant le bras d'Osmond pour attirer son attention, lui fit voir, à peu de distance, un homme d'un âge mûr, qui tiroit un filet entre les rochers.

Il fut aussitôt à lui, et comprenant, par les signes de l'enfant, qu'il entendoit le français, il eut le bonheur d'en être entendu.

Cet homme quitta son travail pour écouter le triste récit que lui fit Osmond. Il avoit été témoin lui-même de la tempête qui avoit brisé le vaisseau; mais il étoit impossible, ajouta-t-il, de lui porter

ter aucun secours. Il offre alors, avec beaucoup d'humanité, un asile à ce malheureux jeune homme. Vous devez avoir besoin de repos, après ce que vous avez souffert, dit l'honnête pêcheur; et Dieu me préserve de ne pas vous rendre tous les services qui sont en mon pouvoir!

L'auberge la plus près est à Santillana; mais il y a trois lieues, et si vous pouvez vous contenter de mon humble chaumière, elle est tout près d'ici: vous en apercevez la fumée qui s'élève derrière cette touffe de marronniers.

Osmond accepta avec reconnoissance cette proposition. L'air de bonté et de bienveillance de cet homme lui rendoit agréable la pensée de trouver un abri chez lui.

Comme il attendoit qu'il eût tiré son filet à terre, il demanda en tremblant s'il pouvoit lui dire ce qu'étoient devenues les chaloupes du vaisseau.

Ne me le demandez pas, signor, fut sa réponse.

Osmond joignit les mains avec douleur.

Allons, allons, signor, reprit le pêcheur en voulant le consoler, remerciez Dieu de votre délivrance.

J'en suis reconnoissant, répondit le jeune homme; mais, hélas! hier encore je me réjouissois avec ceux que je pleure aujourd'hui. Braves et généreux esprits! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel, reposez en paix. Dieu, qui vous a enlevés de ce monde, versera ses consolations dans les cœurs de ceux qui regretteront votre perte.

Le pêcheur le prit alors par le bras, et le conduisit à sa cabane, où sa femme, qui avoit déjà été prévenue par le petit garçon, avoit préparé quelque nourriture.

Elle reçut Osmond avec beaucoup d'hospitalité; et dès qu'il eut pris un peu d'eau de-vie et quelques alimens,

elle le conduisit dans une petite chambre, où elle le laissa reposer, après lui avoir donné du linge sec. La fatigue ferma bientôt ses paupières; son sommeil fut long, mais il fut troublé par les inquiétudes qui agitoient son esprit: il joignoit à l'impression d'horreur qui lui restoit de son naufrage, les inquiétudes les plus grandes sur Delâcour. Ne pouvant plus supporter le tourment de ses réflexions, il s'habilla promptement avec les habits que le bon Guipuscoa avoit laissés auprès de son lit, et rejoignit ses hôtes, qu'il trouva occupés à préparer le souper.

Quoiqu'il fût peu disposé à prendre de la nourriture, il fut forcé de partager leur repas, craignant de les affliger par ses refus. Il demanda à Guipuscoa s'il y avoit quelque possibilité de trouver à Santillana, qui étoit le port le plus voisin, une occasion pour retourner en Angleterre; il le pria de lui acheter les

choses dont il avoit besoin, et lui demanda s'il vouloit bien le garder chez lui jusqu'à son départ.

Bien volontiers, s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

Osmond ayant donné dix guinées au bon pêcheur pour les emplettes qu'il devoit faire, se retira un peu plus tranquille. C'étoit une douce consolation que de penser qu'il étoit avec des êtres qui prenoient quelque intérêt à son sort. Accoutumé, comme il l'avoit été précédemment, aux tendres soins de l'amitié, il sentoit combien ses souffrances auroient été plus amères, s'il eût été jeté au milieu d'étrangers insensibles. Il bénit donc la Providence, qui lui avoit fait rencontrer un toit hospitalier, et se réconcilia avec sa situation.

Le lendemain matin, dès qu'il fut éveillé, Guipuscoa entra dans sa chambre avec les objets qu'il avoit achetés pour lui à Santillana, et lui donna l'heu-

reuse nouvelle qu'un brick qui venoit d'entrer dans le port, avoit rencontré la flotte dont la sûreté l'intéressoit, voguant à pleines voiles en sortant de la baie.

Osmond fut transporté de joie. Un poids énorme sembloit être ôté de sur son cœur; sa pâleur se dissipa, il retrouva toutes ses forces.

Dès qu'il se fut un peu calmé, il apprit qu'on n'attendoit plus de bâtimens avant un mois à Santillana. Il en eût été extrêmement chagrin, sans ce qu'il venoit d'apprendre; mais ses inquiétudes avoient été si grandes pour Delacour, qu'étant tranquille sur son sort, il lui sembloit que rien de ce qui le concernoit lui-même ne pouvoit plus l'affecter.

Guipuscoa lui remit les achats qu'il avoit faits, et qui revenoient à une moindre somme que celle qu'il lui avoit donnée. Osmond le pria de garder le reste de l'argent, et insista pour lui faire

accepter cinq guinées ; ce qui fit naître entre eux une sorte de contestation qu'Osmond eut beaucoup de peine à terminer, Guipuscoa étant très surpris qu'il voulût récompenser ce qu'il trouvoit très-naturel de faire.

Au bout de quelques jours, les attentions de ses hôtes, les espérances qu'il conservoit toujours des favorables intentions de lord O'sinister pour lui, à son retour en Angleterre, et la certitude que Delacour avoit échappé au péril, ranimèrent tellement ses forces, qu'il se trouva en état de parcourir les environs de la chaumière des bons pêcheurs qui l'avoient reçu.

Il étoit admirateur enthousiaste des scènes de la nature, et particulièrement de celles dont les traits imposans par leur hardiesse, arrêtent l'attention et fournissent à l'imagination de nouvelles images. Quoiqu'il fût gai naturellement, il étoit porté, comme tous les caractères doués d'une

exquise sensibilité, à une mélancolie douce qui lui faisoit chercher quelquefois des promenades solitaires. Souvent il aimoit à s'éloigner de la société pour s'enfoncer sous des ombrages sombres et se livrer à des rêveries délicieuses.

Le paysage qu'il avoit sous les yeux, étoit parfaitement analogue à ses goûts. Un heureux mélange de sites agréables et sévères donnoit un vaste champ à son imagination.

Le hameau dans lequel il avoit trouvé un asile, étoit formé de cabanes parsemées sur les hauteurs ; et dans un vallon, un chemin tournoit autour d'une montagne couronnée de bois presqu'impénétrables. Une vieille église gothique, au milieu d'une prairie, étoit le seul édifice considérable de ce village. La mer se brisoit, à peu de distance, contre des rochers qui défendoient le rivage.

Osmond habitoit depuis huit jours la cabane du pêcheur, lorsqu'un jour, qu'il

revenoit d'une longue promenade, son attention fut attirée par une foule qui s'étoit assemblée dans le village, et paroissoit dans une grande consternation. Ignorant la langue de ces paysans, il les observa quelques minutes, et rentra dans la cabane, suivi d'Inès, la femme du pêcheur, qui, du milieu de la foule, l'avoit aperçu. Osmond lui exprima sa curiosité, et elle le satisfit sur-le-champ dans son mauvais français.

Vous avez sûrement remarqué, signor, dans le verger qui tient à la chapelle, un monticule fort élevé?

Oui, et je l'ai gravi très-souvent, pour découvrir une plus belle vue des environs. Je présume que cet endroit a été destiné aux sépultures.

Certainement, signor; mais il y a bien long-temps. Cette élévation, comme vous pouvez l'imaginer, est creusée dans l'intérieur, et sa profondeur est considérable. On raconte que deux guerriers

fameux vinrent, il y a plus de cent ans, dans ce village pour prendre les bains de mer. L'un des deux mourut au bout de très-peu de temps ; et le jour de son enterrement, un grand nombre de soldats vinrent lui rendre les honneurs de la sépulture. Les habitans de ce village furent très-surpris de leur voir enterrer dans ce souterrain, avec le guerrier mort, des provisions considérables pour un homme et pour un cheval ; et encore plus, comme vous pouvez le penser, de voir l'autre guerrier, armé de toute pièce, monter son cheval, et se faire descendre aussi sous cette voûte dont l'entrée fut ensuite fermée.

Les soldats expliquèrent cette étrange action en disant que les deux guerriers avoient fait le serment de se suivre dans la tombe, et que les provisions que l'on y avoit déposées, étoient pour préserver quelque temps les jours de celui qui

avoit survécu à l'autre, afin qu'il pût défendre le corps de son ami des enchanteurs et des mauvais esprits, contre lesquels ils avoient combattu tous les deux de leur vivant. Les soldats recommandèrent qu'on n'ouvrît jamais le tombeau, menaçant les habitans des plus grands malheurs, s'ils osoient le faire.

Depuis bien des générations, personne n'a enfreint cette défense. Aussi, les villageois ne peuvent expliquer les bruits étranges que l'on entend depuis peu dans cette tombe, qu'en les attribuant aux enchanteurs que ces guerriers ont tourmentés de leur vivant.

Quoi, se venger sur des morts ! dit Osmond, ne pouvant s'empêcher de sourire.

Oui, en vérité, signor, répliqua Inès avec gravité : une vieille femme qui vit dans les bois, a conseillé d'ouvrir la voûte pour en chasser les malins esprits ; mais jusqu'ici personne n'a osé y pénétrer.

Eh bien, dit Osmond, qui ne doutoit pas que quelqu'infortuné n'eût été précipité dans cette voûte par accident, j'offre avec plaisir mes services dans cette occasion.

Est-il possible, signor! s'écria Inès avec joie.

Certainement; mais où est votre mari?

Avec le reste des villageois, signor.

Appelez-le, reprit Osmond, et faites connoître mon offre. Inès obéit et ramena Guipuscoa, suivi de tous les paysans surpris et enchantés d'avoir trouvé une personne qui voulût affronter cette périlleuse entreprise.

Osmond s'étant muni d'une bouteille d'eau-de-vie, se rendit au tombeau. Ayant découvert une ouverture au haut du monticule, il y fit passer une échelle, et descendit dans le souterrain, suivi de Guipuscoa, qui, malgré sa répugnance pour cette aventure, ne voulut pas le laisser aller seule une personne

que le ciel sembloit avoir mise sous sa protection immédiate.

Osmond s'arrêta quand il eut touché le fond de la caverne, pour regarder autour de lui. La lumière de sa lanterne ne jetoit qu'une très-foible clarté ; il s'avança donc avec précaution, suivi de très-près par son hôte.

Après avoir marché pendant assez long-temps, ne voyant ni n'entendant personne, il croyoit s'être trompé, quand un foible gémissement frappa ses oreilles. Guipuscoa, frappé de terreur, fit un mouvement pour regagner l'échelle, pendant qu'Osmond, se précipitant vers l'endroit d'où les sons sembloient partir, rencontra à ses pieds un homme étendu sur la terre. Il étoit sans mouvement, pâle, les yeux fermés, et si glacé, qu'Osmond l'auroit cru mort, sans un mouvement qu'il aperçut dans ses lèvres.

Il appela Guipuscoa, qui s'étoit ar-

rêté à quelque distance, saisi d'une superstitieuse terreur, pour secourir ce malheureux. Une de ses mains étoit sanglante, et une sueur froide couloit de son front. Il pansa sa blessure, et réussit à le rappeler à la vie; mais, un instant après, cet infortuné retomba dans un état de foiblesse qui fit croire à Osmond que c'étoit le manque de nourriture qui l'avoit réduit à cet état. Alors il lui fit avaler quelques gouttes d'eau-de-vie. L'étranger ouvrit les yeux, et demanda en italien où il étoit.

Vous avez besoin de repos, lui répondit Osmond dans la même langue : qu'il vous suffise à présent de savoir que vous êtes en sûreté.

Avec l'aide de Guipuscoa, il le porta jusqu'à l'échelle, et tous les deux eurent bien de la peine à le sortir de ce tombeau, et encore plus à traverser la foule des villageois assemblés à l'entrée de la caverne, qui les accabloient de ques-

tions pour savoir quel étoit cet étranger.

La richesse de ses habillemens annonçoit qu'il étoit d'un rang distingué. Sa jeunesse et sa figure devoient naturellement intéresser à son sort. Osmond le fit mettre dans son lit, et après lui avoir fait avaler un peu de nourriture, le laissa reposer, en disant à son hôtesse de l'avertir aussitôt qu'il le demanderoit : lui-même avoit besoin de prendre l'air, l'humidité et l'air épais de la caverne l'ayant fort incommodé.

Bientôt son hôtesse vint l'avertir que ce jeune homme s'étoit levé, et qu'il le demandoit. Nous n'avons pas d'abord pu comprendre ce qu'il disoit ; alors il nous a parlé en français, et nous a fait beaucoup de questions sur vous. Cela n'est pas étonnant, car il est bien sûr que sans votre secours il auroit péri dans la tombe des guerriers.

Oh ! monsieur, s'écria-t-il en apercevant Osmond, les mots ne peuvent

exprimer le sentiment que j'éprouve. Sans vous j'allois expirer dans les horreurs de la faim. Quelle sera la reconnoissance de mes parens et de mes amis, lorsqu'ils sauront les obligations que je vous ai! La grace que je vous demande, c'est de me permettre de vous donner des preuves de la mienne. Ces honnêtes gens, ajouta-t-il en montrant Guipuscoa et sa femme, m'ont raconté le malheur qui vous est arrivé. Je vous prie de demeurer avec moi, jusqu'à ce que vous puissiez retourner dans votre pays. Je vous invite à venir au château d'Accerenka, où vous serez regardé comme l'ange tutélaire d'une famille dont vous avez sauvé l'héritier. Vous avez peut-être entendu parler de l'ancienne et illustre maison de Placentia; et pour vous prouver que je suis digne de la faveur que je sollicite, permettez-moi de vous apprendre que vous en voyez devant vous le représentant.

Osmond lui témoigna combien il étoit sensible à son invitation, et l'assura que le désir qu'il avoit de retourner dans son pays, pouvoit seul l'empêcher d'accepter l'offre qu'il lui faisoit.

Ce ne peut être un obstacle, reprit le comte ; car je sais que vous ne pouvez avoir d'occasion pour aller de Santillana en Angleterre, avant trois semaines ; et Accerenha, où je me propose de retourner par mer, pour éviter la fatigue d'un voyage sur terre, est près de la baie de Tarente, d'où il part tous les jours des vaisseaux pour l'Angleterre.

Cette raison décida Osmond à se rendre aux instances du comte, étant bien aise de passer ce temps-là avec lui, et de profiter de cette occasion pour voir une partie de l'Italie.

Sa complaisance jeta le comte dans un tel ravissement, qu'Osmond s'aperçut que son nouvel ami avoit un de ces caractères qui ne peuvent rien sentir

avec modération. La joie qui éclata dans ses regards, contrastoit avec la tristesse de Guipuscoa et de sa femme, qui voyoient avec la plus grande peine le départ du jeune Munro, auquel ils s'étoient singulièrement attachés. Osmond les en fit faire la remarque au comte, en lui parlant en italien.

O les braves gens ! s'écria le comte en se levant avec vivacité, et se mettant entre le mari et la femme. Je vous enlève votre jeune ami, ajouta-t-il ; mais je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous consoler de son absence ; et il leur remit une pesante bourse..... Ah, ne soyez pas offensés ! mon seul motif est la reconnoissance.

Guipuscoa refusa de l'accepter, et Inès suivit son exemple.

Eh bien, dit le comte, je ne vous presserai pas davantage ; mais, si vous me refusez, je vais la jeter à la mer.

Sûrement vous ne le ferez pas !

s'écria Inès avec inquiétude, en s'avançant vers la porte.

Aussi certainement que je sors de la tombe.

Si c'est réellement son intention, dit Inès à son mari, à quoi sert de l'abandonner aux poissons, à qui elle ne peut être utile ?

Vous aimerez mieux la saisir au passage, reprit Guipuscoa. Enfin, puisqu'il veut absolument s'en défaire, laissons-le agir comme il lui plaira ; j'aimerois mieux cependant qu'il la gardât: qu'avons-nous fait pour mériter un tel présent?

Tout, mon ami ! s'écria le comte en battant des mains, et jetant la bourse sur les genoux d'Inès. N'avez-vous pas secouru celui qui m'a sauvé la vie ? n'est-ce pas vous qui êtes la première cause de ce que je ne suis pas demeuré enseveli dans la tombe des guerriers ? et, le diable m'emporte si, lorsqu'Apollon a été précipité du cé-

leste séjour, il a souffert autant que moi quand je suis tombé dans cet infernal abîme!

Osmond lui demanda alors comment cet accident lui étoit arrivé. Il lui dit, qu'étant parti de Santillana le jour précédent, pour voir les belles campagnes des environs, il étoit monté sur le tombeau des deux guerriers, pour avoir une vue plus étendue. Mais, soit qu'il fût tombé, ou que la terre se fût enfoncée sous ses pieds, il avoit été précipité dans la caverne, et tellement étourdi de sa chute, qu'il avoit été long-temps avant de reprendre l'usage de ses sens, et que bientôt la douleur l'avoit plongé dans un état d'anéantissement qui l'avoit privé entièrement de l'usage de ses facultés.

Il pria alors Guipuscoa d'envoyer quelqu'un à Santillana, pour faire venir sa voiture, et tranquilliser son domesti-

que, qui devoit être dans une inquiétude extrême.

Lorsque la voiture du comte fut arrivée, Osmond prit congé du bon pêcheur et de sa femme, et glissa cinq guinées dans la main de leur petit-fils, après les avoir tendrement embrassés.

Le lendemain, ils s'embarquèrent pour le château d'Accereuha; le comte avoit loué un bâtiment, et s'étoit pourvu de tout ce qui pouvoit rendre la traversée agréable.

Peu de jours après qu'ils furent embarqués, Osmond reconnut, dans l'esprit de son compagnon, une versatilité dont il fut extrêmement étonné. Quelquefois il étoit plein de gaîté et de vivacité; et dans d'autres momens il paroissoit distrait et absorbé dans ses pensées. D'abord Osmond attribua cette inégalité d'humeur au caprice; mais, en l'observant plus exactement, il fut con-

vaincu qu'un chagrin secret pesoit sur son ame. Il ne pouvoit deviner quel étoit le genre de ses peines : d'après ses discours, tout paroissoit lui sourire dans la vie. Mais pourquoi s'en étonner, disoit Osmond en lui-même ; tous les hommes ont un droit égal au bonheur ; les pauvres ont leurs consolations, les riches leurs inquiétudes, et peu de conditions exciteroient l'envie, si on connoissoit les peines qui y sont attachées.

Le comte, cependant, ne changeoit jamais de conduite avec lui ; ses attentions étoient toujours les mêmes, et il ne cessoit de dire qu'il n'avoit jamais été aussi heureux que depuis qu'il le connoissoit. Mais, hélas! ajouta-t-il, ce bonheur sera aussi fugitif que celui dont j'ai déjà joui. — Mon ami, combien est funeste la destinée de quelques hommes! Combien il est terrible de penser que rien ne peut la changer!

J'espère que vous ne croyez pas à la

prédestination, comte; je serois fâché de vous voir une opinion qui doit faire le malheur de ceux qui l'ont adoptée, et leur donner l'idée la plus fausse de la bonté et de la justice de la Providence : comment pourrions-nous croire que nous sommes responsables de nos actions, si dans le voyage de la vie nous sommes guidés par le destin, et non par notre raison ?

Cela est vrai, mon cher ami, reprit avec vivacité le comte, qui paroissoit sortir d'une méditation profonde. Combien vos idées sont justes sur tous les sujets ! Il faut qu'on se soit donné bien des peines pour vous instruire. J'ai reçu une bonne éducation, et la meilleure qu'on puisse avoir en Italie ; et cependant elle a été bien inférieure à la vôtre.

Osmond pensoit en effet qu'on ne lui avoit pas donné des principes sûrs pour diriger sa conduite. C'est à ce manque de principes qu'il devoit l'incertitude de

ses opinions, la facilité qu'il avoit d'adopter celles des autres, et l'inégalité de son humeur; et, ainsi qu'un vaisseau qui flotte au hasard à la merci du vent et des flots, il étoit le jouet de son imagination et de ses passions.

Un soir, qu'ils étoient assis sur le pont, occupés à contempler l'effet de la douce lumière de la lune sur les flots qui réfléchissoient ses rayons argentés, tandis que les matelots commençoient à chanter l'hymne de la Vierge, le comte s'écria: Combien ce moment est délicieux! On croiroit qu'ainsi que le dit votre poëte Shakespear, ces marins pensent que le silence et la nuit ajoutent du charme à l'harmonie. Cette scène porte le calme dans une ame agitée; la paix qu'elle inspire est bien faite pour soulager les peines du cœur: il n'y a que la solitude qui puisse guérir un esprit affligé.

Pardonnez-moi, cher comte; une situation qui nous permet de remplir nos

devoirs, est bien plus propre à dissiper les chagrins qui empoisonnent notre vie ; elle nous empêche d'être entièrement absorbés par le sentiment de nos peines ; et les éloges que nous sommes dans le cas de mériter en devenant utiles à nos semblables, sont la plus douce consolation, et celle qui doit le plus amener l'oubli de nos maux.

Mon cher ami, s'écria le comte avec cette vivacité qu'il mettoit dans tous ses discours, vous me montrez ce sujet d'une manière qui change toutes mes opinions. Je vous avoue que dernièrement j'avois pensé à quitter le monde ; je délibérois si je me jetterois dans le monastère de la Trappe, ou si je me ferois ermite dans les Apennins ; d'après vos raisons, j'abandonne entièrement cette idée, et je suis résolu à vivre encore dans le monde. Mais je pense que vous ne serez pas étonné que j'aie songé à le quitter, lorsque vous saurez

saurez tout ce qui m'est arrivé. Si vous le permettez, je vais vous raconter mon histoire. Je désire que vous la connoissiez, afin que vous ayez de l'indulgence pour les rêveries où vous me surprenez quelquefois.

Osmond lui dit qu'il étoit très-flatté de sa confiance, et le comte lui raconta ce qui suit.

CHAPITRE V.

Je vous ai déjà dit que j'étois l'héritier de la famille de Placentia. Je succédai bien jeune au titre et à la fortune de mon père ; ma mère étoit morte en me donnant le jour, et mon père périt peu de temps après à la guerre. Il avoit, dans son testament, confié mon éducation aux soins du marquis de Morati, mon oncle maternel qui, n'ayant pas d'enfans, m'adopta pour son fils ; et, ainsi que son aimable femme, il m'a toujours traité avec autant de tendresse que si je l'eusse été réellement.

Je reçus une éducation convenable à mon rang, et jusqu'à ma dix-neuvième année, mes jours s'écoulèrent dans une

profonde paix. C'est à cette époque, continua le comte en poussant un profond soupir, qu'ont commencé tous mes malheurs; et plût au ciel qu'alors j'eusse cessé d'exister!

Je quittai à cette époque le château d'Accerenha, la demeure ordinaire de mon oncle, pour aller à Naples achever mon éducation. Parmi les jeunes gens que j'y rencontrai, je me liai intimement avec le comte de Molina, seul fils du duc de ce nom, qui jouissoit de toute la confiance de son souverain et occupoit les premières places dans l'état.

De Molina et moi devîmmes inséparables. Il me présenta à son père, et me fit connoître sa sœur, la charmante Elisara, qui n'avoit alors que treize ans. La voir et ne pas l'aimer, étoit impossible; et avant de m'apercevoir de son empire, je sentis que tout mon bonheur dépendoit de mon union avec elle. Mais j'espérois ne pas trouver de difficultés à obtenir l'objet

de tous mes vœux, mon rang et ma fortune me mettant dans le cas de prétendre aux plus illustres alliances.

Pensant bien que mon oncle, en qualité de mon tuteur, étoit celui qui devoit faire connoître mes sentimens à ses parens, je retournai à Accerenha, me jetai à ses pieds, et le conjurai d'aller à Naples pour avouer ma passion au duc, et l'engager à m'accorder sa fille. Il m'écouta avec bonté, et se prépara à partir pour aller en faire la demande. Je demeurai à Accerenha avec ma tante, afin de l'accompagner lorsqu'il nous écriroit de venir.

Je ne vous parlerai pas des douces rêveries où je me plaisois à m'abandonner après son départ ; mon imagination anticipoit sur un bonheur dont je ne devois jamais jouir : je vous dirai seulement que jamais un malheureux ne fut plus cruellement trompé dans ses espérances. J'appris qu'Élisara étoit

engagée, et qu'elle l'étoit avec un ennemi de notre maison, le marquis de Salvilina, à qui elle avoit donné son cœur. Je me livrai au désespoir, et dans l'excès de ma douleur j'aurois attenté à mes jours, si on ne m'avoit pas gardé à vue. Auroit-on pu me blâmer? ajouta-t-il en fixant Osmond.

Mon cher comte, la question que vous me faites me prouve que vous n'avez pas bien réfléchi sur ce sujet. Nous devons être convaincus que l'être qui nous a placés dans ce monde, ne nous permet pas d'en sortir sans qu'il nous rappelle, et que se laisser abattre par les malheurs qui nous arrivent, c'est manquer de confiance dans la bonté du Tout-Puissant, qui nous plaça dans la vie comme le soldat qui ne peut abandonner son poste sans lâcheté. Souvent, comme dit le poëte, le courage domine la fortune, et il arrive un changement inespéré dans

notre situation, qui nous fait mieux sentir encore le bonheur qui succède à l'adversité.

Vous avez toujours raison ! s'écria le comte avec sa versatilité ordinaire. Ah! combien votre société me seroit profitable, si je pouvois en jouir long-temps ! Avec vos conseils je deviendrois tout un autre homme ; je parviendrois à dominer mes passions et à acquérir ce calme qui vous fait juger tous les objets avec vérité.

Si nous travaillons de bonne heure à prendre de l'empire sur nous-même, il nous sera facile de réussir. L'homme qui lutte avec l'homme, emploie quelquefois inutilement ses forces ; mais jamais lorsqu'il combat ses passions, pourvu qu'il les attaque dans leurs commencemens. Mais je m'aperçois, mon cher comte, qu'aujourd'hui vous êtes trop agité pour continuer votre histoire. La beauté de

la soirée nous invite à monter sur le pont, et nous continuerons la partie d'échecs que nous avons commencée ce matin.

Vous êtes ma plus douce consolation, mon cher ami, dit le comte en suivant ses pas.

Le lendemain, après déjeuné, il reprit ainsi son histoire.

Mon oncle me fit parcourir l'Italie, dans l'espoir que la vue de nouveaux objets pourroit me distraire des chagrins qui avoient altéré ma santé. Il me disoit qu'il y avoit de la folie à se livrer au désespoir pour un objet que je ne pouvois pas posséder, et qui ne partageoit pas mes sentimens; enfin, il employa tous les raisonnemens que sa tendresse pour moi put lui suggérer; mais rien ne put me guérir, et je lui témoignai le plus vif désir de retourner à Accerenha, dont la solitude convenoit mieux à l'état de mon ame.

La tranquillité de ce séjour eut un

effet salutaire sur mon esprit ; je repris mes études, et je m'appliquai surtout à la langue anglaise : je trouvois dans vos poëtes une douceur et une expression qui égalent celles des Italiens.

Un soir, après une longue promenade, je me reposois à l'ombre d'un bois écarté. Le site charmant qui s'offroit à ma vue, me rappela une description de Shakespear. J'avois avec moi un volume de cet immortel écrivain, et je récitois tout haut ses vers inimitables, lorsque j'entendis une voix harmonieuse dont les sons étoient si tendres, qu'ils pénétrèrent jusqu'à mon cœur.

Je me levai, et j'aperçus à travers les arbres, un jeune berger qui chantoit, assis sur le gazon ; un grand chapeau couvroit son visage. Il fuit aussitôt qu'il m'aperçut. Je fus si frappé de l'élégance de sa taille, que mes yeux le suivirent jusqu'à ce qu'il échappa à ma vue. Je ne pouvois cesser de songer à ce

charmant jeune homme ; je me plaisois à croire qu'il étoit né dans une condition supérieure, et que des malheurs l'avoient réduit à être berger. Je résolus de chercher à le connoître, afin de savoir si je m'étois trompé. Je me rendis le lendemain, dans le lieu où je l'avois rencontré ; j'y retournai les jours suivans, et je ne pus le retrouver.

Environ quinze jours après, je lisois dans ma bibliothèque, lorsqu'un domesque hors d'haleine, vint me dire qu'il avoit vu le berger que je cherchois, auprès d'un bois voisin. J'y courus, et je l'aperçus en effet à la place qu'on m'avoit indiquée. Il tourna la tête lorsqu'il m'entendit. Jugez, mon cher ami, de ce que j'éprouvai en reconnoissant les traits d'Elisara de Molina !

Dans un pareil moment, rien au monde n'auroit pu m'arrêter : je volai vers elle, je me précipitai à ses pieds, je la serrai

contre ce cœur qu'elle réduisoit au désespoir. O mon ami ! imaginez....

Mais avez-vous jamais aimé ? s'écria le comte en changeant de ton, et fixant ses regards sur les yeux d'Osmond. Ah! si vous avez aimé, vous pouvez vous faire une idée du ravissement que j'éprouvai en apprenant que cette fille céleste pouvoit encore être à moi.

J'avoue, dit Osmond, que je ne connois point encore ces transports tant célébrés par les poëtes.

Votre heure viendra ! s'écria le comte. Mais revenons à mon récit. La joie que j'éprouvai en apprenant que j'étois aimé, fut aussi extravagante que l'avoit été ma douleur. Je ne pouvois en croire le témoignage de mes sens; il me sembloit que j'étois livré à la douce illusion d'un songe, lorsque sa voix harmonieuse me répétoit qu'elle partageoit la passion qu'elle m'avoit inspirée.

Elle m'apprit que le duc son père, veuf depuis long-temps, étoit devenu amoureux d'une jeune personne dont le marquis de Salvilina étoit tuteur. Le marquis ne voulut lui accorder sa main qu'à condition qu'il obtiendroit celle de sa fille. Le duc étoit d'un caractère impérieux, et ne songeoit qu'à se satisfaire lui-même ; il résista aux larmes et aux prières de l'infortunée Elisara, qui, voyant qu'il étoit sourd à la voix de la nature, crut ne pouvoir se soustraire à sa tyrannie que par la fuite. Quelques jours avant celui qui avoit été fixé pour son mariage avec Salvilina, elle confia son projet à une de ses femmes, et elle trouva le moyen de sortir du palais Molina sans être aperçue, sous un déguisement que sa confidente lui avoit fait avoir.

Elle dirigea ses pas vers Accerenha, où elle savoit que je m'étois retiré, et après mille peines y arriva avec sa fidèle

compagne, qui lui procura une retraite chez une personne qu'elle connoissoit. Mais, par une timidité qui tenoit à sa délicatesse, elle voulut que le hasard seul nous réunît; et pour demeurer avec plus de tranquillité dans cette solitude, elle quitta le déguisement sous lequel elle s'étoit échappée de la maison de son père, pour prendre les habits d'un simple berger.

Deux longues semaines s'étoient écoulées sans qu'elle m'eût rencontré, lorsqu'elle m'aperçut dans le bois; mais, m'ayant entendu parler, elle craignit que je ne fusse pas seul, et n'osa se découvrir. Les jours suivans, elle vit des hommes de mauvaise mine rôder dans les environs de sa demeure; et la crainte que ce ne fût des émissaires de son père ou du marquis, l'empêcha de s'en écarter.

Après nous être livrés à la joie que nous causoit cette heureuse rencontre,

nous prîmes des arrangemens pour l'avenir ; elle consentit à se retirer au château d'Accerenha, et à me rendre le plus heureux des hommes, si mon oncle et ma tante approuvoient notre union.

Au moment où j'allois la quitter pour hâter l'instant qui devoit réaliser toutes mes espérances, je fus précipité du comble du bonheur dans l'abîme du désespoir. Salvilina parut devant nous, accompagné de plusieurs scélérats. J'étois sans armes : c'est en vain que je résistai ; elle fut arrachée de mes bras ; et le marquis, outré de l'aveu qu'elle lui fit de sa passion pour moi, me perça de son épée et s'éloigna, me laissant baigné dans mon sang.

Mes parens ne me voyant pas paroître, me firent chercher dans les environs. On me rapporta au château sans sentiment.

Aussitôt que j'eus repris mes sens, je leur racontai la perfidie de Salvilina,

pour les engager à chercher tous les moyens de retrouver Elisara. Mais le duc, persuadé qu'il l'avoit épousée aussitôt qu'il l'avoit eue en son pouvoir, y mit peu d'empressement. J'en fus instruit par mon valet Antonio ; et malgré l'état de foiblesse où j'étois encore, je résolus de quitter en secret le château pour la délivrer moi-même, et, si déjà elle étoit sa femme, de tirer une vengeance éclatante de ce traître, et le punir de m'avoir enlevé toute ma félicité.

Je confiai mon projet au seul Antonio, et à minuit je sortis d'Accerenha, accompagné de ce serviteur fidèle. Au premier village, j'écrivis à mes parens pour dissiper l'inquiétude que ma fuite avoit dû leur causer. J'implorois leur indulgence ; je leur promettois de prendre soin de mes jours, auxquels ils attachoient tant de prix. J'envoyai ma lettre par un exprès, et je partis pour Naples.

A mon arrivée, je courus au palais de

Molina ; et jugez de mon étonnement et de ma douleur, lorsque j'appris que le duc étoit mort, et que le bruit couroit que mon Elisara avoit été mariée secrètement au marquis de Salvilina ! Le portier ne put m'apprendre où il étoit, ainsi que le jeune duc. Je ne vous fatiguerai pas par le détail de tout ce que je fis pour découvrir la retraite de mon odieux rival ; toutes mes démarches furent inutiles. Enfin j'imaginai que le parti le plus sage étoit de cesser mes recherches, et d'affecter une gaîté qui étoit bien loin de mon cœur, pour l'engager à ne plus se tenir sur ses gardes.

J'entrai un soir dans une maison de jeu, avec plusieurs jeunes gens avec lesquels j'avois dîné. Nous passâmes dans une salle de billard ; et jugez de ma joie, lorsque le premier objet que j'aperçus fut le frère de mon Élisara ! J'allai à lui ; il se retira en me lançant un

regard d'indignation qui me glaca, et me tourna le dos. Je me rapprochai en lui demandant la cause de cette étrange réception. A cette question, il se retourne : Consulte ton propre cœur, me dit-il avec l'expression de la colère.

Il ne peut me l'apprendre, puisque j'ai toujours été fidèle à l'amitié que je vous ai vouée.

C'est faux ! s'écria-t-il encore plus furieux ; n'as-tu pas fait la honte de ma famille en enlevant ma sœur ?

Je frémis de cette accusation, et je reconnus les infernales ruses de Salvilina.

Vous m'accusez injustement. Mais ce n'est pas ici un endroit favorable pour une explication ; retirons-nous, et bientôt vous serez convaincu que vous avez été trompé.

Malheureux ! prétends-tu encore m'en imposer ? reprit-il d'une voix de tonnerre ; et sa main osa me frapper.

A cet instant mon sang bouillonna d'indignation et de rage ; je ne respirois que vengeance. Si j'eusse souffert cet affront, une éternelle infamie demeuroit attachée à mon nom. Nous sortîmes ; il se mit en garde, et bientôt tomba sans vie à mes pieds. Le désespoir alors succéda à la fureur : je perdois Élisara pour jamais ; quand même elle auroit encore été libre, le meurtrier de son frère ne pouvoit devenir son époux. Ces terribles réflexions m'accablèrent tellement, que je demeurai immobile sans songer à ma sûreté.

Les amis qui m'avoient accompagné, m'entraînèrent et me firent partir avec Antonio pour le midi de la France, où j'avois des parens. Après quelques jours je m'éveillai comme d'une longue léthargie ; et me rappelant que le matin du jour où cette fatale rencontre avoit eu lieu, on m'avoit assuré que Salvilina s'étoit montré à Oviedo, je partis pour

l'Espagne, seulement afin de savoir la destinée d'Élisara, car tout espoir m'étoit ravi.

Nous arrivâmes sans accident sur les frontières de ce royaume. Mais un soir, que je voulus poursuivre ma route pour aller jusqu'à un village qui étoit à quelques milles de distance, nous fûmes attaqués par des brigands. Nous avions tous les deux des armes, et nous nous défendîmes. La mule que je montois, effrayée des coups de pistolet, renversa le voleur qui avoit saisi sa bride, et m'emporta avec une rapidité effrayante au milieu des précipices. Au moment où j'allois y être entraîné, des soldats l'arrêtèrent heureusement. Je leur racontai ce qui m'étoit arrivé. Nous retournâmes dans l'endroit où j'avois laissé mon pauvre Antonio; les voleurs l'avoient dépouillé, et abandonné comme mort sur la terre. Vous pouvez imaginer ce que je souffris en pensant que pour

prix de ses fidèles services j'avois causé sa mort, en ayant l'imprudence de voyager dans ces montagnes sans prendre d'escorte. Les soldats m'aidèrent à le transporter dans un village voisin, où nous lui prodiguâmes tous nos secours ; et bientôt j'eus la consolation de lui voir reprendre ses sens.

Aussitôt qu'il put soutenir la fatigue de la route, je partis pour Oviedo : mais toutes mes recherches furent inutiles ; je ne pus me procurer aucunes nouvelles de Salvilina ni d'Élisara. Malgré cela j'étois décidé à continuer mes recherches, lorsque je reçus une lettre de ma tante la marquise Morati, qui m'apprenoit la mort de son époux, et me conjuroit de revenir auprès d'elle, n'ayant de consolation que dans moi. D'après cela, je me rendis à Santillana, où j'espérois pouvoir m'embarquer pour l'Italie ; mais, ne pouvant trouver d'occasion avant quelques jours, je cher-

chai à me distraire en parcourant les belles campagnes des environs.

Vous savez ensuite ce qui m'est arrivé. Mais quand cet accident auroit eu des suites plus funestes encore, je ne pourrois le regretter, puisqu'il m'a procuré le bonheur de vous connoître, et que j'ai acquis un ami dont les sages conseils m'ont empêché de me conduire d'une manière indigne de mon caractère. Après avoir passé quelques temps avec ma tante, j'étois décidé à me retirer dans une solitude écartée, et à ensevelir dans un monastère la douleur que me cause la perte de mes espérances. A présent, mon cher Osmond, pouvez-vous être étonné que je sois fatigué de la vie, puisque je suis privé du seul bien qui pouvoit lui donner du prix à mes yeux? Avouez, mon ami, ajouta-t-il en le regardant fixement, n'ai-je pas le droit de me croire le plus à plaindre des hommes? Y a-t-il dans le monde

un être sur qui la fortune ait accumulé plus de malheurs ?

Osmond employa les raisonnemens les plus forts pour combattre ses idées et ranimer son courage ; il s'étoit attaché à lui sincèrement, et malgré la versatilité de ses opinions, il admiroit la générosité de son caractère et la bienveillance de son cœur.

FIN DU SECOND VOLUME.

349129